La guérison de l'âme divisée de l'Iran



Le palais d'Ardashir datant de l'empire Sassanide, avant l'invasion musulmane de l'Iran.
Source

E. Michael Jones est un journaliste et essayiste catholique américain, rédacteur en chef de Culture War Magazine, un mensuel qui publie des articles de fond sur l'actualité, les faits de société et sur la géopolitique sous un prisme spirituel. Jones s'est rendu de nombreuses fois en Iran, y a établi des liens et donne régulièrement des conférences. L'article ici donne un aperçu instructif sur l'histoire philosophique et religieuse de ce pays qui résiste depuis des décennies au « Grand Satan » américain mais aussi à Israël. On comprend que l'islam est un frein selon l'auteur à l'accession au logos, la vérité. Cela permet de découvrir une culture très riche d'un pays à l'histoire millénaire. Cet article très long va être publié en plusieurs partie, chacune se terminant par une vidéo musicale de tradition iranienne.

L'Iran a aussi été abordé dans ce blog (par un autre connaisseur de ce pays) ici, ici et ici.

L'ayatollah Mahmoud Hashemi Shahroudi était une figure importante de l'histoire récente de l'Iran. Largement reconnu comme l'apparent héritier de

l'ayatollah Khomeini, l'irano-irakien Shahroudi, avait la mission était d'unifier l'Iran, l'Irak et le Liban sous une alliance chiite basée sur l'anti-impérialisme et l'anti-sionisme, dont le but ultime était l'élimination d'Israël en collaboration avec les Frères musulmans d'Égypte. Shahroudi était aussi impliqué dans l'*Ostpolitik* iranien – le *Nordpolitik* serait plutôt un meilleur terme – qui a commencé le 3 janvier 1989 lorsque le leader suprême, dans l'une de ses dernières actions, a envoyé une délégation qui incluait Abodollah Javadi-Amoli, Mohammed Javad Larijani et Marzieh Hadidchi à Moscou, portant une lettre dans laquelle Khomeini avertissait Mikhail Gorbatchev de l'effondrement imminent de l'Union Soviétique. Selon Khomeini, le marxisme ne pouvait pas faire face à la situation mondiale car son idéologie matérialiste ne pouvait pas résoudre une crise spirituelle amenée par un manque de croyance dans la spiritualité, qu'il considérait comme étant « le mal principal de la société humaine tant à l'Est qu'à l'Ouest. »

Gorbatchev a été décontenancé par la démarche téméraire de Khomeini et a réagi à ce qu'il voyait comme une invitation à se convertir à l'islam, en disant aux Iraniens que les Russes avaient leurs propres traditions. Offensé par ce qu'il pensait être une interférence dans les affaires intérieures de l'Union Soviétique, Gorbatchev a néanmoins approuvé une loi garantissant la liberté religieuse, affirmant que « bien qu'ayant des idéologies différentes, nous pouvons avoir une relation pacifique. »

La réaction des clercs chiites à Qom à l'ouverture de Khomeini était, si ce n'est pire, plus hostile que la réaction des communistes de Moscou. Les mollahs étaient atterrés par le fait que Khomeini avait recommandé la lecture de philosophes musulmans de l'école mutazilite qu'ils considéraient comme « déviante » et « hérétique. » Khomeini allait mourir avant la fin de l'année, mais à la fin de sa vie, il se retrouva dans une bataille philosophique qui avait fait rage un millénaire avant la rédaction de sa lettre et demeure, depuis cet écrit, toujours non résolu. Pour donner une idée de la complexité de son caractère, Khomeini a enseigné la philosophie à Qom pendant les années 1940, mais dès les années 1960, il s'était tourné vers les fanatiques Frères musulmans d'Égypte pour une solution politique au problème que la création de l'état d'Israël posait au monde musulman.

La lettre enjoignant Gorbatchev à étudier la philosophie grecque avait été écrite par le même ayatollah Khomeini qui avait traduit en farsi le manifeste révolutionnaire salafiste de Sayyid Qutb, pour mobiliser la population musulmane d'Iran pour se soulever contre le Grand Satan dans la révolution victorieuse de 1979. Amanat affirme que l'influence de Qutb sur la vision du monde de Ali Khamenei, le leader suprême actuel, « ne pouvait être niée. »

Je me trouvais dans le modeste appartement de l'ayatollah Shahroudi dans le cadre d'un voyage tumultueux au Golestan, qui comprenait une longue conversation avec le directeur de Radio Golestan sur l'ancienne culture perse, qu'il étudiait à l'université, et sur le fait qu'elle perdure dans le temps présent d'une façon inattendue. Selon l'interprétation standard occidentale de l'histoire ancienne, la Grèce était l'antithèse de la Perse. Aristote avait affirmé que quiconque n'avait pas de travail pour vivre ne pouvait être citoyen d'Athènes, car la citoyenneté était un travail à temps complet qui impliquait des rencontres incessantes, durant lesquelles les Athéniens débattaient sur les affaires de l'état, par exemple aller à la guerre contre les Perses. Contrairement à leurs homologues grecs, qui mettaient en place l'idée de démocratie, les empereurs perses basaient leurs décisions sur les préconisations d'un petit nombre de conseillers comme le grand vizir, lorsqu'il s'agissait d'affaires économiques, et le clergé supérieur tel les mages. Parfois, comme dans le cas de Darius, le souverain perse suivait ses propres rêves avec des conséquences désastreuses.

Le directeur de Radio Golestan était ferme dans son dénigrement de l'ancienne culture perse. Il m'a expliqué qu'il n y avait pas eu d'Hérodote perse. Si les Iraniens voulaient connaître leur histoire, ils devaient lire les grecs. Quand les Perses écrivaient quelque chose, continua-t-il, ce n'était pas pour *ho polloi* ; c'était uniquement pour les adeptes de la religion perse et généralement gravé dans la pierre dans des endroits loin de tout comme les sommets de montagnes. Mon interlocuteur était à cet égard un produit de la Révolution islamique de 1979 qui dénigrait le passé non-islamique de la Perse de la même façon que les Pahlavi la louaient au début du XXe siècle dans le cadre de leur tentative d'établir un régime laïc, quelque chose qui faisait du soutien de Khomeini envers Sayyid Qutb et la philosophie grecque quelque chose de pour le moins stupéfiant.

Le problème principal avec l'ancienne culture perse a sans doute plus à voir avec les circonstances historiques qu'avec la philosophie politique. L'une des constantes de l'histoire perse, c'est le fait que chaque envahisseur y compris Alexandre le Grand, les Arabes, qui leur ont imposé l'islam, et les Mongols, pour ne nommer que trois armées en maraude, ont totalement brûlé toute bibliothèque perse qu'ils pouvaient trouver, détruisant des siècles de littérature accumulée. La principale raison pour laquelle le Cylindre de Cyrus, qui a documenté la philosophie politique de l'empire multi ethnique perse au VIe siècle après J.C., a survécu, c'est qu'il était fait d'argile, et donc résistant au feu.



Le cylindre de Cyrus. Source

Comment donc a réagi Gorbatchev ? Et bien, je n'ai jamais rien découvert de la part de l'ayatollah Shahroudi car il avait des sujets plus urgents en tête. Il voulait parler des Saoudiens et combien il était angoissé de leur distorsion de l'islam et du manque de culture générale. L'Iran était impliqué dans la version islamique d'une guerre civile avec leurs coreligionnaires de l'autre côté du Golfe Persique. La principale bataille dans la guerre à cette époque, c'était le Yémen, mais la guerre était également idéologique et durait depuis plus d'un millénaire. Un peu décontenancé par la véhémence de son attaque sur d'autres musulmans, j'ai demandé : « Pourquoi y a-t-il une épée sur le drapeau saoudien ? Ce à quoi il a répondu : « Car ils ont répandu leur religion par la conquête. »

Dans cette histoire récente de l'Iran, Abbas Amanat décrit cette révolution qui avait amené Shahroudi au pouvoir comme islamiste sans aucune ambiguïté, ignorant le fait que l'ayatollah Khomeini avait enseigné la philosophie pendant l'ère Pahlavi et, plus important, qu'il avait eu l'idée du gouvernement par les gardiens, ou *velayat i-faqih*, d'une lecture des Lois de Platon, comme réfracté

par la Révolution constitutionnelle iranienne de 1906-1907, qui s'appuyait sur le clergé chiite pour s'assurer que les lois qu'ils promulguaient ne contredisaient pas l'islam. Khomeini a répandu les attitudes anti-britanniques et anti-russes de la période constitutionnelle pour y inclure l'anti-impérialisme et l'anti-sionisme.

Mohsen Kadivar suit l'évolution de la théorie politique de Khomeini sur les quatre villes associées avec son développement. Débutant à Qom, Khomeini a écrit Kachf al-asrâr (dévoilement des secrets) en 1942 prônant les points de vue des autorités chiites dans le Mouvement constitutionnel comme Hossein Gharavi Naini qui « argumentait pour la légitimité d'un gouvernement démocratiquement élu avec la permission et sous la supervision légale des *Faqihs* ou gardiens, organisés par le *wilayat-i faqih*, ou le pouvoir des gardiens, un concept qu'il a adopté à partir des Lois de Platon. A Najaf, Khomeini a rédigé « Gouvernance islamique » dans laquelle il affirmait que la théocratie menée le *wilayat al-faqih* était « le seul état islamique valide. »



L'ayatollah Khomeini lors de son retour à Téhéran en février 1979. Source

En juin 1979, Mehdi Barzargan a élaboré une nouvelle constitution modelée sur la constitution de la Ve République française de 1958, qui a été rejetée en faveur d'une doctrine plus islamique, mais le balancier dialectique a continué

d’osciller entre ces deux alternatives sans trouver le juste milieu, car il ne pouvait pas résoudre le conflit entre un parlement élu directement par les citoyens et un conseil suprême sélectionné par les plus hautes autorités chiites, les « fondations dichotomiques » de la constitution iranienne a assuré « l’essence contradictoire de la République islamique. »

Kadivar énumère cinq théories qui forment les fondations de la théorie de l’ayatollah Khomeini de « la tutelle absolue du juriste » :

Premièrement, Khomeini a adopté et altéré la théorie de Platon du philosophe-roi en remplaçant le philosophe par le juriste. Deuxièmement, en tant qu’admirateur de Ibn al-Arabi*, Khomeini a repris son idée du mystique en tant que « être humain parfait, » et a remplacé le mystique par le juriste. Troisièmement, il a répandu la théorie du leadership chiite ou Imamat, qui égalait l’iman au prophète qui sont tous deux nommés par Dieu. Il a mis sur le même plan le juriste et l’imam infaillible qui est le gardien absolu du peuple. Quatrièmement, il a attribué au juriste les caractéristiques du roi mythique iranien (farrahmand). Cinquièmement, il a ajouté les bases de l’intérêt public et l’efficacité de l’état moderne, qu’il a remplacé par l’opportunité du régime, pour servir au final l’islam. Les quatre premières théories appartiennent à l’état pré-moderne. Seule la dernière est empruntée aux théories de l’état moderne.*

Selon ce schéma, l’Iran doit être dirigée par des juristes qui sont un regroupement de l’imam infaillible, comme son prototype religieux, et le « roi mythique charismatique iranien, » de l’autre côté, en tant que son homologue laïc. Aucun paradigme s’adapte bien avec la gestion d’un état moderne, que Kadivar considère comme « essentiellement un travail laïc » basé sur l’intérêt public.

Le projet politique de Khomeini était voué à l’échec car la Charia, interprétée par Khomeini et les fondamentalistes sunnites comme Mawdudi ou Sayyid Qutb, « n’est pas un système législatif. La Charia est une ensemble de vertus éthiques et de normes morales islamiques. Par conséquent, la théocratie ou l’état religieux est improbable, au moins à l’époque moderne. »

Amanat conteste l’idée que « la révolution de 1979 était destinée à acquérir un « aspect islamique, » proposant à la place l’idée que la République islamique qui gouverne l’Iran aujourd’hui s’est matérialisée comme résultat de circonstances qui personne n’aurait prévu à l’avance. Ces circonstances ont été

exploitées par « l'élite cléricale » de la République qui « sont vite devenues des armes d'intimidation et de violence » qui ont éliminé les autres voix par des pelotons d'exécution ou en les poussant à l'exil. » C'était vrai, mais la nature *ad hoc* de l'aboutissement de la révolution était basée sur les lignes de faille qui remontent toutes aux conséquences de l'invasion arabe qui dérange encore l'ayatollah Shahroud, qui l'a amené dans notre conversation.



Source

Convaincu que les institutions comme les universités avaient été corrompues sous le règne des Pahlevi, Khomeini a déchaîné la version perse de la révolution culturelle de Mao pour les purifier. Amanat affirme que « la version iranienne était bien plus maîtrisée, moins sanglante, et largement préoccupée par le contrôle des leviers éducationnels à tous les niveaux. Cela a été néanmoins profondément dommageable pour le tissu éducationnel iranien, les domaines professionnels, les connaissances technologiques, et par dessus tout, les branches des « humanités. » La révolution culturelle iranienne a commencé par la fermeture de toutes les universités du pays le 4 juin 1980, suivi par l'adhésion de cet acte par Khomeini et le besoin « de l'élimination systématique des éléments indésirables, » par lesquels les mollahs voulaient dire les soutiens de la politique de Pahlevi de l'occidentalisation. En l'espace d'une année, la révolution culturelle battait son plein, lorsque « les foules de Téhéran et d'autres provinces ont attaqué au hasard des campus universitaires, tabassant et insultant des étudiants, virant la gauche de leurs bureaux et des

bases paramilitaires, et en retour occupant les campus. » La révolution culturelle iranienne a été peut-être « bien plus maîtrisée » et « moins sanglante » que dans son équivalent chinois, mais elle avait eu des conséquences catastrophiques pour la littérature et la philosophie, ce que le clergé iranien avait toujours considéré avec suspicion. Alors qu'elles étaient plus que jamais demandées, elles ont été délibérément interdites de discussion. Menant aux excès de figures révolutionnaires comme Sadeq Khalkhali, le « juge qui pendait » en charge des tribunaux révolutionnaires qui visait la purge de la république islamique naissante de quiconque était considérés coupables de « corrompre la terre et de combattre Dieu. » Cette catégorie, comprenait sans surprise un large groupe de gens incluant des nationalistes de variété laïques et ethniques mais aussi des gauchistes de tous bords et des groupes non politiques comme le Bahaïsme (une secte à laquelle appartient Amanat). Il a fallu que peu de temps avant qu'il soit devenu évident que Khalkhali invoquait l'islam comme un moyen de déclarer la guerre contre l'histoire de l'Iran :

Dans son vaste catalogue de corrupteurs de la terre, il a réservé une place pour les dirigeants du passé pré-islamiste iranien. Il a rédigé un essai condamnant Cyrus le Grand, le fondateur de l'Empire Achéménide au Ve siècle avant J.C., l'accusant d'être non seulement un despote et un menteur mais aussi d'être un pervers sexuel. Aux premiers jours de la révolution, Khalkhali avait l'intention de détruire Persépolis et autres monuments iraniens de l'époque pré-islamique au bulldozer. Cette campagne a été miraculeusement arrêtée, grâce à la résistance locale. On a rapporté que même la tombe de Ferdowsi faisait partie de liste de vœux de Khalkhali en vue de sa destruction.

Tout comme l'islam chiite, la poésie perse est devenue une façon acceptable de protester contre la suppression arabe du logos en Perse. L'un des principaux protagonistes dans cette bataille était Abul-Qasem Ferdowsi Tusi, ou simplement Ferdowsi, l'auteur du *Shahnameh* (Le Livre des Rois), une œuvre universellement reconnue comme épopée nationale perse. Comme l'islam chiite qui a été basée sur la mort tragique de Hussein, le *Shahnameh* de Ferdowsi a trouvé son apogée dans la mort de Rostam, le héros perse qui est mort en défendant son pays contre l'invasion arabe :

Achevé au début du XIe siècle, le Shahnameh est non seulement un chef d'œuvre littéraire, un livre qui a contribué depuis des siècles à définir l'identité iranienne, mais aussi à sauvegarder l'existence de la langue perse. Composé de 50.000 quatrains en rimes, c'est le poème le plus long jamais écrit par un seul auteur. Ce n'est pas une épopée sur un seul évènement essentiel, un voyage fantastique ou un couple particulier, sur des couples maudits ou de grands rivaux, comme c'est le cas avec de nombreuses épopées nationales. Bien que regorgeant certainement de ce qui vient d'être mentionné, le Shahnameh est une épopée centrée autour de l'essence et l'âme même de l'Iran ; et, alors que l'ancien Iran est son sujet principal, les messages du livre sont intemporels, et dans de nombreux cas aurait pu être écrit pour l'humanité dans son ensemble.

https://www.youtube.com/watch?v=NxBa3o40fS8

(cet Iranien qui parle un excellent français utilise Ferdowsi pour démonter un mensonge de Bernard-Henri Lévy – celui que le nom « Iran » aurait un lien avec les nazis.)



Ferdowsi

Plus d'un millénaire après que Rostam, le héros du *Shahnameh* soit mort sur le champ de bataille en combattant les Arabes, l'ayatollah Shahroud pleurait encore sa mort en attaquant les Saoudiens, des années après que Sadeq Khalkhali, un membre de la même révolution, avait fait de son mieux pour effacer le souvenir de Ferdowsi. Quiconque n'a pas conscience de cette contradiction va trouver impossible de comprendre la situation actuelle en Iran.

Près de 1500 ans plus tard, la conquête arabe de la Perse a crée un conflit entre la culture perse et la religion arabe qui continue à agir comme une ligne de fracture divisant la culture iranienne. L'Iran était l'un des rares pays conquis par l'islam qui a refusé de substituer l'arabe à sa langue d'origine. Comme les Berbères d'Afrique du Nord, l'Iran « n'a pas succombé à la prédominance de la langue arabe. Il n'a pas non plus entièrement abandonné les souvenirs de sa culture pré-islamique. Il a préservé non seulement son calendrier solaire endogène avec le calendrier lunaire islamique mais également ses rites pré-islamiques comme la fête du Nouvel An perse de Nowruz à l'équinoxe vernal.

Amanat détermine l'importance de la langue comme véhicule et dépôt de la culture perse tôt dans son histoire. La langue perse, dans toutes ses formes historiques, était :

Un moyen de communication durable et cependant adaptable, source d'épanouissement littéraire, et dépôt de la mémoire collective et de symboles partagés. Appartenant à la famille linguistique indo-iranienne (une branche des langues indo-européennes), au cours de trois millénaires, le perse a évolué de l'ancienne langue des temps achéménides, connue sous le nom d'ancien perse, au moyen perse (Pahlavi) de l'Antiquité tardive, et finalement au perse « moderne » (farsi) de l'Iran actuel (et avec des variations mineures, le dari d'Afghanistan et le tadjik d'Asie Centrale). Enraciné probablement dans le langage de cour (le dari) de la période des Sassanides, le persan moderne s'est d'abord développé comme support littéraire au début du IXe siècle, pour devenir seulement, dans les siècles suivants, la lingua franca du monde persan, y compris l'Iran proprement dit et en usage de l'Inde à l'Asie Centrale.

Le Farsi était le principal rempart contre l'hégémonie culturelle arabe, et il a préservé l'identité culturelle iranienne largement grâce à la poésie écrite dans cette langue « malgré la désapprobation islamique, et même la prohibition, et face aux protestations de l'establishment religieux. » L'histoire de l'Iran, tel que Amanat la décrit dans son livre, est un conflit en cours entre l'identité perse, célébrant le vin, les femmes, et la chanson dans sa poésie, et le super-égo islamique, qui :

Prohibait catégoriquement de jouer ou d'écouter de la musique pour le loisir et de reproduire toute image d'humains et d'être vivants sous toutes ses formes ; il dénonçait toute préservation et célébration des mythes « païens » et des fêtes du

passé pré-islamique ; et même de façon plus intrusive, il a banni, au moins en théorie, les pratiques sociales tel que boire du vin, chanter, le mélange des sexes, l'affection du même sexe, la récitation de la poésie lyrique, et la plupart, sinon toutes formes de loisir social. Malgré la défaite politique et la conversion relativement rapide à l'islam, on peut débattre que l'Iran n'a jamais été totalement vaincu par la culture prédominante de l'islam normatif, sans doute moins encore que l'Égypte, la Méditerranée orientale, et la Mésopotamie. Il s'est converti à l'islam à son propre rythme et selon ses propres termes, avec des paradigmes et des pratiques qu'il improvisait au cours de ce processus.

Si ce que Amanat explique sur la ligne de fracture Perse/islamique est vraie, alors l'Iran que nous connaissons depuis les 43 dernières années est une aberration basée sur une erreur catégorielle qui a délibérément pris une partie pour le tout. La République islamique qui est née en 1979 faisait partie d'une dialectique qui a commencé avec la conquête arabe. Plus spécifiquement, la République islamique est née en tant qu'ingénierie inversée du coup d'état encouragé par la CIA qui avait amené le Shah au pouvoir en 1953. Qu'importe comment nous considérons les deux paradigmes en compétition qui domine le dernier siècle de l'histoire iranienne, le désir de Pahlavi d'occidentaliser l'Iran comme le désir islamique de renverser cette occidentalisation sont issus de tensions contestataires qui remontent à la conquête arabe de la Perse au VIIe siècle.

Ce que ces deux coups d'état du XXe siècle ont en commun, c'est un intense désir de conserver l'identité perse contre les envahisseurs étrangers. Le plateau aride qui constitue la région principale de la nation iranienne a fourni une forteresse naturelle contre l'influence étrangère, même si l'extrémité nord-est du pays se trouve ouverte aux hordes asiatiques qui ont pénétré en Iran par la Route de la Soie, qui était le principal moteur pour le commerce. Mais la géographie n'était pas la principale protection de la culture iranienne. Puisque l'Iran était l'un des rares pays à avoir conservé sa propre langue après les conquêtes musulmanes du VIIe siècle, la langue iranienne a fourni le principal rempart contre l'influence étrangère après que la culture ait été soumise à la conquête arabe.

L'Iran était une culture logocentrique dont la langue a préservée l'identité de son peuple en dépit de siècles d'invasions étrangères. En dépit de leurs

langues et systèmes politiques différents, les Perses étaient autant logocentriques que les Grecs. Si par logos, on veut dire langue, la langue perse était centrale à l'identité iranienne. Si par logos on veut dire l'appropriation par St Jean du terme grec de logos comme la description de Dieu (*Kai Logos een Theos*) dans le prologue métaphysique de son évangile, alors les Rois Mages étaient les premiers non-hébreux à rencontrer le Logos incarné. Si par logos on veut dire les préceptes centraux de la philosophie grecque, l'Iran a fait un contact formel avec le logos au moins un siècle avant la conquête arabe. Après que l'empereur Justinien ai mis fin à son financement en 529, l'Académie de Platon a quitté Athènes pour Ctésiphon, où elle a trouvé un mécénat par le roi sassanide Khosro Ier. La philosophie arabe n'était pas d'inspiration islamique. La conquête arabe de la Perse, qui s'est déroulée de 640 à 642, signifiaient l'imposition de l'arabe en tant que langue liturgique de la Perse, mais du VIIIe ou du IXe siècle, jusqu'à environ le XVe siècle, « Les plus grands théologiens théologiens, historiens, grammairiens, lexicographes et philosophes mahométans qui ont écrit en arabe étaient d'origine perse. » L'histoire d'Amanat est prédite sur un évènement philosophique qui s'est produit environ 900 ans après les évènements décrits au début de son livre, un évènement qui a été caractérisé comme la « fermeture de l'esprit musulman. »



https://www.youtube.com/watch?v=WCpiD15zaYo Mohammad Reza Lofti (1947-2014) grand maître de la musique persane



La traduction

Dès la moitié du IXe siècle, « un grand mouvement de traduction centré à Bagdad était en plein épanouissement. » que Abu Nasr al-Farabi a tenté de construire sur le mouvement de traduction que Al Kindi avait établi en collectant et en systématisant les différents courants de la pensée grecque que Al Kindi avait introduit dans le monde arabophone. Al Farabi est mort en 950, 40 ans avant la naissance d'Avicenne, mais 15 ans après la mort d'Al Ashari, dont l'école a finalement éclipsé tout ce qu'Al Kindi, Al Farabi et Avicenne soutenaient. Al Farabi avait fait bon usage des textes d'Al Kindi dans son livre *Traité des opinions des habitants de la cité vertueuse* en plaçant la compréhension de Dieu dans le monde arabophone sur une fondation philosophique ferme lorsqu'il décrit Dieu comme « le premier principe de l'univers » aussi bien qu'un « esprit ou intellect pensant lui-même. » Dieu est « le premier existant, » ce qui signifie qu'il est « la cause première de l'existence des autres êtres, » dont l'existence et la substance ne peut être ternie par un non-être ou une contradiction, étant caractéristique de ce qui est sous la sphère de la lune » dont l'existence n'a ni but ni objet. «

Cette affirmation est bien sûr vraie, mais elle laisse l'univers avec le problème récurrent de n'avoir aucune cause efficace, un problème qu'Al Farabi résout en recourant aux doctrines de l'émanatisme qu'Al Kindi avait glané de ses traductions de textes néoplatoniciens. Comme Al Kindi, mais d'une façon plus systématique, Al Farabi présente une cosmologie qui intègre la métaphysique aristotélicienne de causalité avec une version hautement développée de l'émanatisme de Plotin situé à l'intérieur d'un ordre planétaire emprunté à

l'astronomie ptolémaïque. Selon le schéma émanatiste présenté par Al Farabi, le pouvoir divin est transmuté de la cause finale, qui est Dieu, à une cause efficiente, qui est le créateur de l'univers :

à travers des « causes secondaires, » ou des intellects associés avec les neuf sphères célestes, à un dixième intellect final qui gouverne le monde sublunaire. Dans la présentation de Al-Farabi, la causalité d'Aristote du mouvement, qui rend compte des révolutions des sphères, est développé dans une causalité d'être et d'intellection, dans laquelle chaque étape du processus transmet la réalité à la suivante et est structurée selon un acte descendant d'intellection. La cause première (al-Farabi dit que « il faut croire que c'est Dieu ») est la force motrice incorporelle, en ce sens que les sphères terrestres se meuvent par désir de lui.



L'élément crucial dans ce schéma est la présence « d'un intellect actif gouvernant ce monde. » En plusieurs endroits, Al Farabi se réfère à cet intellect actif comme un esprit ou un ange. A un moment, il se réfère même à lui en tant que « Saint Esprit, » qu'il définit non pas comme la troisième personne de la Trinité, un terme qui lui aurait valu des ennuis, mais comme « l'ange de révélation. » Le *Cambridge Companion* de philosophie arabe se réfère à cette appropriation de la terminologie chrétienne comme « *un coup de génie rhétorique, conçu pour rendre palpable aux monothéistes de cette époque (...) L'ordre grec ancien des dieux célestes.* » Ils continuent en expliquant que Al Farabi identifiait la réalité ontologique des choses.

Malheureusement, c'est précisément ce qu'Al Farabi ne fait pas.Le dispositif élaboré de l'émanatisme des sphères étant mu par des intellects ou des anges ne fait rien dans l'analyse finale sinon recouvrir le vide infranchissable entre le créateur et la création, avec aucun moyen pour la cause finale d'amener son pouvoir à une cause efficiente. Dans une autre glose sur l'intellect actif, Al

Farabi nous explique que : « *L'action de l'intellect actif est la providence de l'animal rationnel, pour rechercher sa réalisation du plus haut degré de perfection approprié à l'homme, qui est le bonheur suprême, c'est à dire que l'homme arrive au niveau de l'intellect actif.* »

Malheureusement, cela ne résout pas le problème non-plus. L'intellect actif est soit créé soit non créé. S'il est non créé, c'est Dieu ou la cause finale, et nous sommes bloqués avec le problème de l'explication de l'immanence. S'il est créé, c'est un ange ou une cause efficiente, et nous sommes encore une fois bloqués avec le problème de l'explication de la connexion du monde à la transcendance de Dieu. Étant donné le vocabulaire que les locuteurs arabes ont amassé de leurs traductions de Platon et d'Aristote, il n y a aucune issue à ce dilemme.



Al Farabi est mort en 950 en ayant « traversé la vie incognito, » mais après sa mort, Al Farabi a retrouvé sa position philosophique revendiquée par nul autre qu'Avicenne, ou Ibn Sina (980-1037), « le prochain grand philosophe de l'Orient islamique. » Copleston est moins réservé dans sa louange, appelant Avicenne « sans l'ombre d'un doute… Le plus grand philosophe musulman du groupe oriental » et « le véritable créateur d'un système scolastique dans le monde musulman. »

Avicenne était un exemple classique de la dualité arabo-persane qui hante la philosophie islamique. Il était « perse de naissance, né près de Bokhara, »

mais une grande partie de ses nombreuses œuvres » ont été écrites en arabe. » Avicenne a fait sa première rencontre avec la philosophie enfant en entendant les discussions de son père avec les missionnaires ismaéliens. Les ismaéliens était une secte chiite dont l'existence comme mouvement séparé dans le chiisme « a commencé dans l'obscurité la plus profonde au milieu du IXe siècle environ. » Les chiites qui se sont ralliés autour d'Ali, le cousin et beau-fils de Mahomet, après la mort du prophète en 632, avaient été toujours été considérés comme une minorité hérétique détestée par la majorité sunnite dans l'islam, mais le statut du chiisme semble avoir changé au milieu du Xe siècle. Lorsque le père d'Avicenne était un jeune homme :

trois siècles de déception et de frustration chiite semblait finalement prendre fin. Une famille chiite perse, les Buwayhid, se sont emparé de la capitale impériale Bagdad en 945, affaiblissant fatalement le califat fragile de la famille sunnite des Abbassides, qui gouvernait là depuis 750. Plus important pour le père d'Avicenne, une famille chiite nord africaine appelée les Fatimides avaient conquis l'Égypte en 969 et installé un anti califat au Caire, à partir duquel les missionnaires ismaéliens chiites se sont dispersés à travers l'Irak et l'Iran, obtenant des conversions et espérant préparer le terrain pour une révolution ismaélienne. En dépit des difficultés – et mêmes des persécutions – auxquelles les ismaéliens ont fait face au Khorassan et en Transoxiane, il aurait bien plus sembler au père d'Avicenne que les choses allaient finalement dans le sens des chiites, et sans doute comme résultat de cette perception, il est devenu l'un de ceux qui, comme Avicenne l'a expliqué, « répondait positivement au missionnaire des égyptiens. »



Avicenne

En tant que Perse, Avicenne aurait eu de la sympathie pour le chiisme des ismaéliens, en particulier depuis Hamid al-Din al-Kirmani, leur principal défenseur à l'époque, qui était aussi un disciple d'Al-farabi. Puisque les ismaéliens étaient musulmans, ils tendaient naturellement à favoriser le Dieu aristotélicien, dont la caractéristique principale était sa transcendance. Selon Al-Kirmani, « Dieu est totalement inconnu et impossible à connaître. » Le résultat, c'est que l'univers trouve son commencement dans « le premier intellect » et non dans Dieu. Dieu est plutôt :

celui dont dépend la série elle-même dépend. Il est le principe-même de l'existence mais n'est pas un être existant. Dieu n'est pas non plus une substance. Il est ni corporel ni incorporel ; ni potentiellement quelque chose (bi-al-quwwa) ni en fait quelque chose (bi-al-fi'l) ; il n'a pas de besoin ; rien n'est similaire à lui ; il n'a pas de relation, ni contraire, ni égal, n'est pas dans le temps et n'est pas sujet au temps, et il n'est pas non plus éternité ni sujet à l'éternité.

Une fois encore la piété islamique exagère la transcendance du motionnaire immobile au point où virtuellement rien ne peut être dit sur lui. Cette tendance combinée avec la crainte du calife, qui, le plus souvent, avaient des tendances acharites et avait la volonté d'agir contre eux d'une façon draconienne, a naturellement poussé la pensée islamique dans la direction du mysticisme. Le père et le frère d'Avicenne étaient des ismaéliens mais ont résisté à cette tendance. On ne peut pas dire la même chose d'Al Ghazali, qui « commentait fréquemment sur l'attirance philosophique des ismaéliens » ou « la critique anti philosophique véhémente d'Ibn Taymiyya » qui avait acquis une vague opinion de la philosophie après avoir lu le penseur ismaélien Al Sijistani. »

La résistance perse à l'hégémonie arabe a trouvé son expression dans l'école philosophique connue sous le nom des Mutazalites, qui avaient trouvé la protection après qu'Abou Jafar Abdullah al-Mamum ibn Harun ait vaincu son frère pour le trône à Bagdad et devient calife en 813. Les mutazalites allaient préserver l'islam chiite des ravages du fidéisme qui bientôt allaient envahir la majorité sunnite. Les mutazalites allaient faire cela en se faisant champions dans le rôle de la raison, l'habileté de la raison de connaître la moralité, la bonté et la justice de Dieu comme exigé par la raison, l'unité de Dieu, et la

nécessité du libre arbitre de l'homme en employant des concepts et la logique philosophique grecs dans leur considération des questions théologiques.

Les mutazalites ont senti que la création était intelligible car elle avait été créée par Dieu, qui laissait son empreinte indélébile sur elle. En retour, Dieu était « guidé par la rationalité de l'univers qu'il avait créé, » ce qui signifiait que l'homme pouvait appréhender l'esprit de Dieu en étudiant sa création. La notion que « ne pas agir raisonnablement » était « contraire à la nature de Dieu, » était « une position théologique respectable au sein de l'islam. « Cette heureuse situation ne dura pas longtemps. Les deux califes ultérieurs ont fait respecter la défense de al Mamun de la doctrine mutazalite mais :

Dans la seconde année du règne du calife Jafar al-Mutawikkil (847-861), les rôles furent inversés. Le mihmah a été fermé et les juges mutazalites responsables de l'inquisition furent maudits en chaire par leur nom. La détention de la doctrine mutazalite est devenue un crime punissable de mort. Les mutazalites ont été expulsés de la cour, écartés de tous les postes gouvernementaux, et leurs œuvres largement détruites. Al-Mutawakkil a libéré le vieux Ibn Hanbal de prison et a interdit « de discuter des subtilités de ce qui est crédité et ce qui est incréé dans une copie d'une récitation vocale du Coran. »

La défaite des mutazalites allait entraîner des conséquences profondes pour l'islam. D'une part, elle a accentué la division entre les sunnites et les chiites. Ce fossé existe à ce jour et amène avec lui des ramifications géopolitiques majeures, tel que l'ayatollah Shahroud a mentionné dans notre conversation. Les mutazalites « se sont enfuis dans des régions chiites plus hospitalières sous les gouvernements des Buwayid dans l'est de la Perse » à peu près à la même époque où le 12ème imam est allé dans l'état d'occultation (874) qui perdure jusqu'à aujourd'hui. L'absence d'un imam infaillible signifiait que « les chiites devaient penser par eux-mêmes, » quelque chose qui empêchait les excès du fidéisme qui allait ravager leurs frères sunnites pendant des siècles par la suite. Finalement, selon Reilly, « l'enseignement chiite le plus largement accepté contenait des éléments dérivés de l'école mutazalite. »

En dépit du soutien que les califes abbassides lui conféraient, le mutazalisme perse s'est éteint car « le rationalisme en théologie allaient à l'encontre du

sentiment populaire islamique. » L'expulsion des mutazalites de Bagdad signifiait la fin de la pensée métaphysique et son remplacement par la jurisprudence et la casuistique. Cela signifiait également la disparition du logos du discours public, si qui signifiait la montée du fidéisme, une approche *sola scriptura* du Coran, et la fin à la fois de la philosophie et de la science. Les opinions anti-rationalistes n'ont jamais triomphé dans le christianisme car l'identité du Christ en tant que logos incarné a été fermement établi dans le prologue de l'évangile de St Jean, lorsque l'évangéliste a écrit « *Kai Logos een theos*. » Puisque le logos c'était Dieu, il n y avait pas de raison et d'ordre dans l'univers « dès le commencement, » *en arche*. L'adoption chrétienne du logos, le terme grec qui avait caractérisé le discours depuis l'époque d'Héraclite, a pris une nouvelle signification lorsque St Jean a alors écrit : « Et le Logos était avec Dieu, et le Logos était Dieu. » Le Logos était désormais identifié avec une personne, la deuxième personne de la Trinité, ce qui voulait dire non seulement qu'il pouvait agir, mais que le Logos pouvait entraîner la réalisation du plan abstrait que les Grecs avaient compris d'une manière statique dans le dynamisme de l'histoire humaine.

λόγος

Si le Christ, le Logos, était « avec Dieu, » cela signifiait qu'il était d'une certaine façon séparé de Dieu, ce qui, selon la pensée philosophique d'alors, signifiait qu'il devait nécessairement être une créature. Mais Jean a immédiatement corrigé cette idée fausse en disant que le Logos était en fait une personne, et que cette personne, même distincte du Père ou du Motionnaire immobile, était aussi Dieu. C'est seulement en prenant en compte ces modifications nuancées de la pensée grecque que le Logos pouvait faire son entrée complète dans le monde islamique, mais malheureusement toute

fenêtre vers un développement futur (la science) était bloquée précisément à cause de la prohibition islamique contre la discussion sur « les Trois » (*la Trinité NDLT)*. »

Le développement intellectuel dans l'islam était voué à l'échec à partir de ce moment-là. Déniant la compréhension que la création était un Verbe dit par Dieu, les philosophes arabes devaient recourir à la cosmologie matérialiste et mécaniste obsolète de Ptolémée comme seule connexion possible entre causalité finale et causalité efficiente. Étant donné la nature de l'islam et le statut minoritaire de la branche chiite, l'époque mutazalite fut brève, touchant à sa fin en 847 lorsque le calife Jafar al-Mutawikkil s'est emparé du trône.

Au final, le tournant contre la raison qui avait commencé sous le règne du calife Jafar al-Mutawikkil a trouvé son achèvement sous la direction du Tertullien de l'islam, Abou Hassan al-Achari (873-935), le fondateur de l'école éponyme acharite de pensée islamique qui considérait Dieu « comme pure volonté, sans ou au dessus de la raison. » Al-Achari avait été mutazalite jusqu'à l'âge de 40 ans. Il a alors tourné la raison contre la raison en faisant du Verbe de dieu une expression de sa volonté plutôt qu'une expression de sa raison ou du logos. Le logos commença alors un long processus d'évaporation de l'univers islamique. Du fait de ce tournant contre la raison, « il n y pas d'ordre rationnel investi dans l'univers sur lequel on peut compter, seulement la manifestation seconde après seconde de la volonté de Dieu. » De fait, « la réalité devient incompréhensible et l'objectif des choses en elles-mêmes indiscernables car elles n'avaient aucune logique interne. Si la volonté illimitée est le constituant exclusif de la réalité, il n'y a vraiment plus rien sur quoi raisonner. » Par conséquent, Dieu est devenu un calife exalté qui, comme les Maimonides l'ont montré, ne savait pas s'il allait tourner à gauche ou à droite quand il quittait le palais pour la promenade en calèche qu'il faisait chaque après-midi. A ce stade, la science était réduite à l'équivalent d'une lecture de l'esprit d'un être supérieur qui ne s'était pas encore décidé.



Université Al-Mustansiriyah à Bagdad qui a été fondée au Moyen-Âge. Source

Le triomphe de l'école de pensée acharite dans l'islam signifiait la fin d'un univers compréhensible. En absence de Logos, ce qui veut dire, la preuve de la raison dans la création, tout de la politique à la physique est devenu une fonction de la volonté. Toute notion que Dieu n'était en aucun cas lié par la nature rationnelle de son être est devenu dans l'esprit des acharites un affront à son omnipotence :

La notion que Dieu devait faire quelque chose était anathème pour les traditionalistes et pour les acharites. Pour eux, Allah n'est pas lié par quoique ce soit. Rien n'est obligatoire pour lui. S'il l'était, son omnipotence aurait été compromise. La réponse mutazalite à cela, c'était que Dieu devait être consistent avec lui-même, et qu'en aucun cas compromet son omnipotence. Cela définit simplement ce qu'Il est.

Avicenne est toujours connu en premier lieu comme médecin. Ce sont ses compétences en médecine qui avait motivé l'employeur de son père, le prince Nuhibn Mansour de lui octroyer :

la permission de conduire des recherches dans la bibliothèque des Samanides *à Boukhara en contrepartie de la présence d'Avicenne auprès de lui. Dans cette bibliothèque, Avicenne a rencontré un vaste trésor de littérature, avec chaque salle de la bibliothèque dédiée à différents champs de connaissance. Là, explique Avicenne, il a lu les œuvres des anciens (al-awail) qu'il n'avait jamais croisé avant ni devait les voir encore plus tard dans sa vie ; absorbé par ce qu'il y avait*

d'utile en eux ; et en agissant ainsi, il a achevé le cours de l'auto éducation qu'il avait commencé huit ans plus tôt.



Mausolée des Samanides à Boukhara (Ouzbékistan). Source

Pendant ses recherches, Avicenne est tombé sur l'œuvre d'Al Farabi, qui lui avait permis « de comprendre pour la première la Métaphysique d'Aristote, qu'il avait lu, nous explique-t-il « 40 fois sans avoir été capable de le comprendre. » Avicenne a résolu le problème qu'Al Farabi avait relevé en introduisant les termes d'essence et d'existence dans le discours philosophique arabe. En employant les termes *mahiyya* et *wuj'ud*, Avicenne a été capable d'orienter la discussion d'une ontologie loin de la distinction la plus primitive entre chose et existant. Avicenne a alors raffiné les arguments aristotéliciennes d'Al Farabi prouvant l'existence de Dieu en émettant l'idée du nécessaire contre l'être contingent :

Par conséquent, sur la supposition que les choses du monde sont mues passivement, une idée qui concordait bien avec la théologie islamique, il a soutenu qu'elles devaient recevoir leur mouvement par un premier motionneur : Dieu. Encore une fois, les choses de ce monde sont contingentes, elles n'existent pas par nécessité : leur essence n'implique pas leur existence, comme c'est

démontré par le fait qu'elles naissent et disparaissent. A partir de cela, il s'ensuit qu'elles ont du recevoir leur existence, et au final on doit admettre un Être qui existe essentiellement, nécessairement, et qui est la Cause de l'existence de tous les êtres contingents.

Utiliser la distinction entre entre être contingent et nécessaire aurait pu aider à prouver l'existence de Dieu, mais cela n'a rien fait pour dissiper la confusion sur la relation entre temps et causalité, l'un des problèmes philosophiques principaux qui tourmentait la philosophie grecque et la pensée arabe. Si quelque chose était éternel dans la pensée grecque, elle était ipso facto divine. Les Grecs œuvraient sous cette idée erronée à cause de la cosmologie de Ptolémée et, plus important, car ils n'avaient pas une idée claire de la création. Puisque Aristote ressentait que le monde était éternel, il ressentait aussi qu'il était divin, ce qui l'amenait au panthéisme. Ce n'était de toute évidence pas une alternative acceptable pour les philosophes arabe, dont la compréhension de Dieu comme créateur, est rendue évidente dans les écrits hébreux comme le début de la Genèse, qui avait été incorporée dans le Coran. Privés de l'héritage du christianisme, qui ajoutait de la clarté philosophique à la première phrase de la Genèse, les philosophes arabes continuaient à faire l'expérience de la difficulté à distinguer entre temps et causalité, en particulier lorsqu'ils traitaient de la notion de l'éternité :

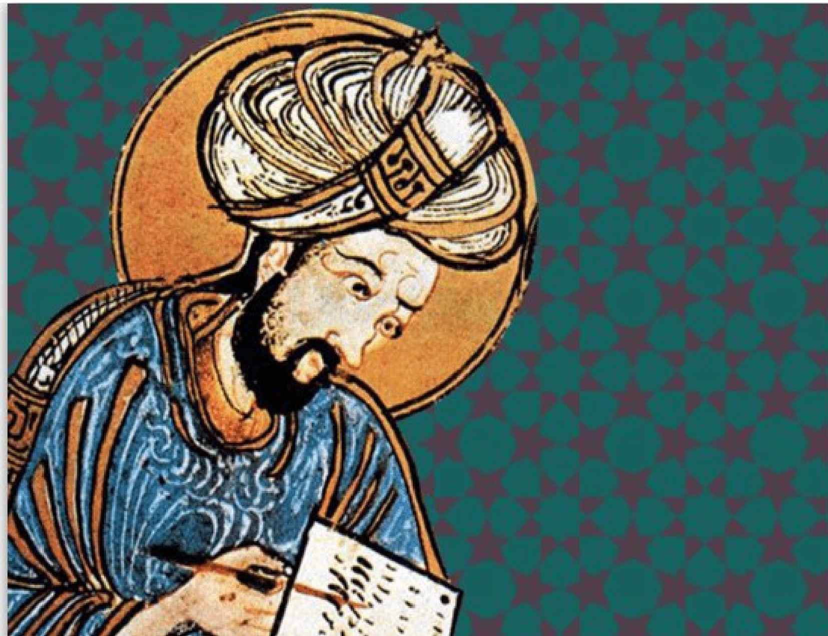
Avant l'arrivée d'Avicenne, le Kalam sunnite avait traité de l'éternité (qidam) comme le plus important méta-attribut – le genre d'attribut qui est prévisible à la fois de Dieu et des attributs de Dieu. (Cette position a émergée car les sunnites, en contraste avec les mutazalites, étaient engagés dans la notion traditionaliste que le Coran, conçu comme un attribut de discours de Dieu, n'était pas crée et par conséquent était éternel)

Pour éliminer cette confusion, Avicenne est arrivé avec la distinction entre être nécessaire et être contingent. Cette distinction pouvait être utilisée pour prouver l'existence de Dieu mais, plus important, elle pouvait ouvrir la voie vers la résolution de la scission entre causalité finale et efficiente qui avait tourmenté la pensée métaphysique grecque. Pour résoudre ce problème, Avicenne a révélé le concept d'être en trois catégories : (A) « nécessité de l'existence en elle-même, » (B) « nécessité de l'existence à travers une autre » et (C) « possibilité de l'existence en elle-même. » Dieu est le seul être

qui se qualifie pour faire partie de la catégorie A ; tous les autres finissent dans les catégories B et C.

La distinction d'Avicenne n'a pas réussi à « expliquer les êtres qui sont causés mais aussi éternels, puisqu'ils sont jamais non-existent et par conséquent jamais divisibles en états de non-existence et d'existence. » De plus, éternel signifiait divin dans l'esprit d'Aristote, un être qui était à la fois causé et éternel, comme l'étaient les anges, étaient une contradiction dans les termes. C'était ainsi car :

La causalité finale de dieu et sa causalité efficiente ne servait pas seulement d'explications sur les façons dont Dieu cause l'univers, elles exprimaient aussi en ce qui était alors considéré comme des termes scientifiques les deux qualités fondamentales que Dieu devait posséder : d'un côté être totalement séparé de et transcendant du monde (une qualité plus compatible avec Dieu étant une cause finale), et de l'autre côté être impliqué de façon créative et productif du monde (une qualité plus compatible avec l'être de Dieu cause efficiente).



Al Ghazali

Dieu devait être à la fois la cause finale et efficiente de l'univers. Si cependant, Dieu était « une causalité composite et efficiente et causalité finale, toute notion de la simplicité de Dieu disparaît, et nous sommes laissés avec un univers quasi zoroastrien dirigé par deux dieux, ce qui était impossible à la fois de façon métaphysique et selon le Coran. Le *Cambridge Companion* affirme que la « nouvelle formule d'Avicenne pour décrire Dieu » comme « le

nécessaire de l'existence en lui-même » a résolu le dilemme en étant « syntaxiquement amphibologique. » Cela permettait au croyant d'interpréter la formule d'Avicenne « nécessité de l'existence en elle-même » à la fois « de façon transitive et intransitive, » et par conséquent « se référant à un être qui est transcendant du monde et productive de lui en même temps. «

Aucun simple tour de passe-passe verbal n'allait cependant résoudre ce problème. Le livre d'Al Ghazli *L'incohérence des philosophes* est une bonne indication que le monde islamique trouvait la formule d'Avicenne moins que convaincante, et pas simplement pour des raisons fidéistes. La philosophie grecque était incohérente. Al Ghazali s'est plaint for justement que « la conception d'Avicenne de la relation entre Dieu et le monde (…) privait Dieu de tout agencement véritable. » La conception d'Avicenne de la relation entre Dieu et le monde entraînait le reniement de l'acte le plus important de Dieu, à savoir avoir crée le monde à un certain moment du passé. »

Une fois encore, la tragédie perse se profile juste au-delà de l'horizon. Privé d'une véritable compréhension de la nature de Dieu par l'interdit arabe, le tour de passe-passe verbal d'Avicenne a échoué à réconcilier causalité finale et efficiente en un seul être. En tant que Perse, Avicenne a fait de son mieux pour comprendre la relation entre l'unique et le multiple, mais il était handicapé dès le départ par une compréhension simpliste de Dieu que les musulmans avait dérivé de l'hérésie nestorienne et l'avait ensuite imposée sur les Perses par la force. Si Dieu n'était rien d'autre que un, il n'était pas Dieu. En tant que musulman, on avait interdit à Avicenne de mentionner « les Trois, » qui est la façon dont les Arabes se réfèrent à la Trinité. Comme les chiens qu'Héraclite mentionnait dans l'un de ses aphorismes, les Arabes aboyaient à ce qu'ils ne comprenaient pas. Le seul lien possible entre l'absolu Dieu transcendant et l'univers imminent qu'il avait crée est le Logos, qui est simultanément Dieu et « avec Dieu, » qui est la façon de Jean d'exprimer que le Logos est distinct de l'Unique mais pas crée par Lui. La Deuxième personne de la Trinité procède de la Première Personne comme une procession intellectuelle, analogue au concept généré dans l'esprit humain. Le Fils est généré de l'esprit de Dieu le Père comme l'acte par lequel Dieu connaît sa propre nature de toute éternité. Ainsi, Il est le coéternel, sagesse de Dieu increéée, par laquelle Il a crée toutes choses. Le Saint Esprit procède à la fois des deux personnes comme l'amour tout puissant increéée entre eux. Par conséquent, alors que la distinction entre

les Trois est relationnelle, ils partagent les mêmes attributs, essence et être. Le Fils est par conséquent égal au Père d'une façon qui a crée les être, c'est à dire que les anges non. Privé de toute compréhension que le Logos était « engendré non pas crée, » Avicenne se trouva incapable de fournir le lien manquant entre un être qui est « nécessaire de l'existence en elle-même » et des êtres qui étaient « nécessaires d'exister à travers un autre, » et en échouant à le faire, Avicenne a cédé le terrain au disciple d'Achari, Al Ghazali, ce qui a entraîné l'éclipse du logos dans le monde islamique.

Cent cinquante ans après la mort d'Al Achari, son disciple Abou Hamid al-Ghazali (1058-1111) a achevé la démolition de la raison que son maître avait commencé en affirmant que « rien dans la nature ne peut agir de façon spontanée et à part de Dieu. » Après avoir aboli la causalité secondaire et un univers imprégné dans le logos, al-Ghazali a mis la volonté à sa place, affirmant que la volonté précède le savoir. Comme les romantiques allemands et les adeptes américains de cette école comme Ralph Waldo Emerson, al-Ghazali ressentait que « c'est l'acte qui produit la connaissance. » Au contraire de St Jean, qui affirmait que « Au début était le Verbe, » al-Ghazali – comme le Faust de Goethe, Sigmund Freud, et Friedrich Nietzsche – affirmait que « *Am Anfang war die tat* » (au début était l'acte).

L'intellectuel britannico-libanais George Hourani a expliqué que « le tournant majeur dans la suppression du mutazalisme s'est produit au XIe siècle avec la proclamation de foi du calife Qadir débutant en 1017, suivi par les manifestations hanbalites à Bagdad dans les années 1060 et la faveur démontrée des sultans seldjoukides envers les acharites et leur vizir Nizam al-Mulk. » Après avoir été abandonnés par le reste du monde islamique, la tradition mutazalite d'investigation philosophique s'est retiré à l'école d'Ispahan en Iran, où elle a survécu en tant que « version raréfiée du dogme islamique » combinée avec « une interprétation défaillante de la pensée rationnelle » superposée à « une reconstruction largement imaginaire de la sagesse zoroastrienne » qui a conservé des « restes d'agnosticisme perse. »



https://www.youtube.com/watch?v=x1r2y0Zayoo

Farhad Fakhreddini (1938-) est compositeur et chef d'orchestre. Une bonne partie de son œuvre est inspirée du poète iranien Feyredoon Moshiri. Ici un morceau intitulé « Three Pictures from Avicenna Suit. » (Titre trouvé en anglais mais je suppose que le titre original est évidemment en perse).



Source

Deux siècles de silence

La conquête arabe de l'Iran a été suivie par ce que les Iraniens appellent « les deux siècles de silence, » durant laquelle les zoroastriens ont été persécutés, des bibliothèques incendiées, et la langue perse farouchement supprimée. La seule chose qui avait sauvé la culture iranienne de l'extinction pendant cette période a été le renouveau de la poésie traditionnelle perse. Entre 819 et 1005, des poètes comme Rudaki ont trouvé refuge à Boukhara, de nos jours en Ouzbékistan, où le mécénat des saminides lui a permis de mettre fin à deux siècles de silence en écrivant sa poésie en persan moderne.

Suivant les pas de Rudaki, Daqiqi a débuté ce qui allait devenir l'épopée nationale perse dans cette langue mais il avait été assassiné par son esclave avant d'avoir pu la finir. A ce stade, Ferdowsi a parachevé ce que Daqiqi avait commencé, créant le *Shahnameh* ou Livre des rois, l'épopée nationale de 50.000 quatrains en rimes ce qui est huit fois la longueur de l'Iliade.

Ferdowsi (940-1020) a œuvré sur le *Shahnameh* ou Livre des rois pendant 38 ans, créant dans la foulée une épopée qui « contient une description détaillée prolongée de toutes les guerres, conquêtes, héros, traditions, coutumes historiques et légendaires de l'Iran ancienne et sassanide, » engendrant de nombreux imitateurs. Jusqu'à ce jour, chaque écolier iranien apprend Ferdowsi par cœur, mais seulement dans des textes soigneusement expurgés. Lorsque ces textes leur inspirent de lire le *Shahnameh* en entier, ils sont soudainement et de façon inattendue confrontés avec la haine de l'islam de Ferdowsi, une religion imposée par les conquérants arabes, « qui ressemblaient pas moins à des barbares pour les perses cultivés » qui prenaient plaisir à détruire ce qu'ils ne pouvaient pas produire. Lorsque les conquérants arabes de la Perse sont arrivés à « l'immense salle d'audience » du palais royal sassanide à Ctésiphon en 638, ils ont découvert « un tapis de soie de trente mètres de long dépeignant un jardin en fleurs et, de façon métaphorique, la richesse et la puissance de l'empire. Des rubis, des perles et des diamants y étaient cousus avec des fils d'or. » Après avoir pillé le palais, les Arabes ont envoyé le tapis à La Mecque, « où les leaders musulmans ont ordonné de le couper en morceaux pour montrer leur mépris pour les richesses terrestres. »

Trois siècles plus tard, les intellectuels perses pleuraient encore la perte de leur culture. Dans son compte-rendu de la conquête arabe, Ferdowsi se

plaint : « Maudit soit ce monde, maudit soit cette époque, maudit soit ce destin / les Arabes non-civilisés sont venus me forcer à être musulman. » Dans dans des passages aussi tirés du *Shahnameh* de Ferdowsi, le commandeur perse Rustan se plaint après sa défaite aux mains des Arabes :

A partir de cette date lorsque les sauvages barbares,

rudes Arabes bédouins ont vendu les filles de votre roi dans la rue

Et sur le marché au bestiaux, on a pas vu un seul jour lumineux,

Et sommes demeurés cachés dans les ténèbres.

Hafez (mort en 1389) était à la poésie lyrique ce que Ferdowsi était à l'épopée perse. Le peuple iranien utilise toujours Le Divân de Hafez pour l'augure. Hafez est enterré à Chiraz, qui est la source d'un célèbre cépage, et encore plus d'un vin célèbre. A cause de cela, la célébration de Hafez du vin, des femmes et du chant a fourni une fenêtre sur une époque dans l'histoire perse lorsque la résistance à l'islam était forte. Dariush Shayegan sentait que Hafez a fourni un forum dans lequel « le fou » (c'est à dire le Perse qui résistait au joug de la culture arabe) pouvait s'engager dans la contestation contre « le dévot ascétique. » Lorsqu'on lui a demandé pourquoi les groupes islamiques extrémistes comme DAESH ne s'est jamais enraciné sur le sol perse, Shayegan a donne une réponse d'un seul mot : « Hafez. » Shayegan pensait que l'étude de la poésie de Hafez avait un effet tempérant sur l'étude du Coran en Perse ce qui manquait du reste du monde islamique, empêchant la montée du fondamentalisme. Cependant, le conflit a perduré jusqu'à aujourd'hui.

La Révolution islamique de 1979 a minimisé Ferdowsi tout autant que les Pahlavi le mettaient en évidence, mais sa réputation est resté si fermement enracinée dans les cœurs des Iraniens que la censure islamique n'a jamais pu effacer son souvenir. De nombreux monuments de figures iraniennes laïques ont été renversées pendant la révolution, mais le monument que les Pahlavi ont érigé à Tus, la ville natale de Ferdowsi, est toujours en place comme témoignage de son influence durable.

A l'époque de l'arrivée de la dynastie des Séfévides, qui marque le début du livre d'Amanat, l'Iran avait atteint un *modus vivendi* qui lui permettait une co-existence entre la culture iranienne traditionnelle, y compris sont penchant pour le vin, les femmes et le chant, et une religion islamique qui considérait

ces choses comme des maux absolus. Ce *modus vivendi*, qui est devenu l'instrument principal de la préservation de la culture perse à la suite des conquêtes islamiques au VIIe siècle, a finalement trouvé une place dans l'islam chiite. Amanat voit un lien entre le martyr d'Hussein, la figure centrale de l'islam chiite et le destin tragique de Rostam, le héros de Shahnameh, l'épopée nationale iranienne, le poème qui sert de vecteur à l'identité iranienne depuis plus d'un millénaire :

Le mythe du martyre, représenté par Hussein (contrairement à au moins deux héros-martyrs iraniens légendaires dans le Shahnameh), commémorait une tentative héroïque mais ratée de remettre au pouvoir un dirigeant légitime et sa communauté méritoire, un paradis perdu aux mains des forces étrangères de l'oppression et du mal. Renverser cela aurait pu être seulement réussi par une révolution apocalyptique, selon laquelle le Mahdi, le sauveur charismatique de l'islam, rénove le monde, sauve le croyant souffrant, et venge les injustices du passé. La persistance du messianisme comme aspect distinctif de la culture religieuse iranienne est la plus évidente dans la longue liste de figures perses prophétiques et crypto-prophétiques.

La vision d'Ismael de l'état était basée sur une notion singulièrement perse de la royauté qu'il dérive de sa lecture du *Shahnameh* de Ferdowsi, tout comme il a appelé trois de ses quatre fils d'après des héros légendaires de ce même livre. Pendant ses dernières années en tant que roi, Ismael a travaillé comme apprenti dans une librairie royale qui a produit le très célébré Grand Shah Nameh de Shah Tahmasp, un livre que Amanat appelle « l'un des plus grands exemples de l'art pictural Safavide. » Après deux-cent ans de silence qui ont suivi la conquête arabe :

le perse moderne a produit une tradition littéraire dynamique à elle, construite sur la poésie épique, lyrique et mystique ; des œuvres d'histoire, d'éthiques et de didactiques politiques, des traités mystiques, des romans sentimentaux, et dans les siècles postérieurs, des mystères et des élégies religieuses. Alors qu'il était devenu plus standardisé par un usage oral et écrit plus large, à la fin de l'ère médiévale, le perse était en compétition avec l'arabe non seulement démographiquement mais aussi dans la production du savoir. Il était aussi en compétition avec le sanskrit dans le sous-continent indien et régnait sur le turc en Asie Centrale (et même en Anatolie) au moins jusqu'au XVIIe siècle (…) ils

partageaient une conscience commune basée sur diverses manifestations de la culture perse, que ce soit la liturgie soufi récitée dans les couvents (khaniqahs), des récits du Shahnameh (et d'autres variétés de poésie épique perse pré-islamique) interprétés par des conteurs itinérants, ou les sermons et élégies récités des chaires des mosquées. Le Shahnameh, et le milieu culturel associé avec lui, avait un effet durable sur la conscience perse même avant que le chiisme devienne la foi d'état en Iran au XVIe siècle. Deux des poètes et icônes nationales iraniens les plus révérés, par exemple le moraliste et poète lyrique du XIIIe siècle Saadi et le grand poète lyrique Hafez, tous deux de Chiraz, étaient associés avec la chaire, l'un étant un prêcheur de sermons éthiques, l'autre un hafez (une personne qui mémorise le Coran par cœur et le récite de façon mélodique pour gagner sa vie), comme son pseudonyme l''indique, c'était dans les œuvres de ces poète que le genre de l'ode lyrique (ghazal) est devenue la forme la plus précieuse de poésie perse, un genre d'odes amoureuses de nostalgie, avec souvent un sous-texte mystique, qui était amplifié dans leur effet émotionnel par le moyen de la musique perse. Il est remarquable que le titre de prédication n'ait pas semblé avoir interféré avec la vision du monde incroyablement libérale, et même libertine, comme elle l'est exprimée dans leurs odes nocturnes. Leurs lecteurs étaient aussi à l'aise avec la dualité apparemment irréconciliable (…) le ghazal lyrique et les panégyriques, épopées, romans sentimentaux, poésie mystique et religieuse, aussi bien que la satire et la prose mesurée étaient largement appréciés dans divers environnements allant de la cour aux couvents soufis, les mosquées, les tavernes, les coins de rue, l'intimité de son logement privé (…) des épopées et des légendes, des histoires tel que le Shahnameh, ont commémoré un mythe national. La poésie soufi, avec des récits, des aphorismes et des poésies lyriques, tel l'œuvre du XIIIe siècle de Djalâl ad-Dîn Rûmi, a offert un discours mystique avec des dimensions philosophiques et psychologiques pures. Loué pour son œuvre majeure, le Masnavi, sur une portée géographique large est le mieux saisi dans une rubrique qui l'égalait au « Coran en langue perse. » l'espace libérateur qu'était la poésie perse a ainsi permis des expressions subversives – et même hérétiques – interdites dans d'autres médias. Le scepticisme, même sur les croyances et les devoir les plus sacrés, et le sarcasme envers les autorités religieuses et politiques, étaient tolérés comme fruit de l'imagination poétique.



Ispahan. Source

Dans un monde d'opposés irréconciliables, la poésie est devenue une façon de protester contre la suppression du Logos en Perse, mais les Perses ont payé un prix pour ce *modus vivendi*. La confiance en la poésie comme vecteur de la culture perse ont rendu les Iraniens paralysés lorsqu'il s'agissait de répondre à des questions modernes. Cultiver la poésie au détriment de la philosophie a privé les Iraniens d'une *lingua franca* qui leur aurait permis de traiter avec l'Occident en égaux intellectuels. Après que la philosophie « ait été restreinte à des petits cercles sans conséquence aux marges de la madrassa, » les enseignements de l'École d'Ispahan a échoué a se développer dans « l'esprit de l'enquête indépendante ou de toute investigation de l'individualité humaine. » qui est « si central au moi moderne » car la philosophie de l'École d'Ispahan a été handicapée par le « legs de siècle *d'ambigüité délibérée conçue pour éviter la critique orthodoxe*. »

« L'ambigüité délibérée » de la poésie perse a protégé la langue perse et la population qui le parlait des persécutions religieuses, mais elle a handicapé leur facultés critiques, empêchant la formulation d'une relation claire entre l'église et l'état. Après que « la tradition scolastique pétrifiée » associée avec l'École d'Ispahan ait perdu contact avec la réalité, les philosophes iraniens ont perdu leur audace : « en tremblant de peur de la censure des juristes, de nombreux philosophes de la période Qajar et l'époque constitutionnelle a éviter de s'engager, même sur leurs propres conditions, avec des notions favorables aux droits individuels, la tolérance et les contrats sociaux. » Ces

mêmes philosophes manquaient de compétence pour « traduire, exprimer et s'approprier de telles notions venues de sources européennes. » Le résultat, c'est que des concepts politiques tel que le constitutionnalisme et ses corollaires « étaient considérés comme des ressources à être importées et appliquées, souvent sans prendre en compte de la compatibilité de leurs « sous-jacents théologiques » avec l'histoire et les traditions iraniennes. Le complexe d'infériorité philosophique dont ont hérité les Iraniens de leur confiance en la poésie et l'échec à contester l'islam philosophiquement signifiait que les contacts avec l'Occident étaient invariablement désastreux car le conflit sous-jacent entre les sphères religieuses et politiques ne pouvait pas être traité :

Malgré l'organisation d'un mouvement libéral sincère avec un soutien urbain, les constitutionnalistes iraniens n'ont jamais vraiment réussi à définir la relation entre les sphères religieuses et politiques. Ni que les contingences des puissances européennes ont permis l'accroissement naturel et la réalisation de cette expérience. Dès le départ, la révolution constitutionnelle a fait face non seulement à l'opposition du régime Qajar et les conservateurs cléricaux avec qui il était lié mais aussi à l'hostilité grandissante des grandes puissances, qui ensemble ont finalement amené le mouvement à l'immobilisme. La prédominance de la noblesse Qajar, bien qu'ébranlée, ne fut pas absolument pas purgée. L'agitation intérieure, l'inertie de l'élite des propriétaires qui contrôlaient les institutions de l'état, et tout simplement l'inexpérience a aussi sa part de responsabilité. L'attaque globale de ces forces hostiles démontre pourquoi l'expérience de la modernité en Iran, et dans le reste du Moyen-Orient, s'est montrée déséquilibrée et inconsistante, et c'est pourquoi l'Iran allait être témoin de deux autres bouleversements politiques dans le cours du XXe siècle.



La découverte des premiers champs pétrolifères du Moyen-Orient en Iran (1908). Source

Une escroquerie scandaleuse

En 1873, Nasser al-Din Shah, espérant « accélérer les projets de modernisation en attirant le capital européen, s’est tourné vers le « baron » juif allemand Paul Julius Reuter, et s’est retrouvé impliqué dans ce que Amanat décrit comme « rien de moins qu’une escroquerie scandaleuse. » En échange d’un prêt qui financerait la tournée européenne du shah et la promesse jamais respectée de construire un chemin de fer :

L’état Qajar a accordé à Reuter ce qui équivalait à l’exploitation de toutes les ressources naturelles de l’Iran et son futur potentiel économique et financier pour la durée de la concession. Cela incluait un monopole sur l’exploration et le développement de toutes les mines et minerais, forêts, ressources en eau souterraines et en surface de l’Iran, et tout le futur développement industriel et d’infrastructures tel que le télégraphe, le transport urbain, la sidérurgie, les usines textile, et d’autres industries ainsi qu’une commission monopolistique sur toutes les douanes iraniennes pendant vingt-cinq ans. Il a ensuite permis le concessionnaire de créer des banques modernes, y compris émettre les billets de

banque iraniens et le droit de changer à l'avenir la base du métal monétaire de l'Iran de l'argent à l'or. Reuter réservait tous les droits de transférer, vendre ou louer à quiconque et n'importe quelle entité il souhaitait tout ou partie des monopoles ci-dessus. Il paierait 20 % par an du revenu net du chemin de fer et 15 % sur tous les autres monopoles.

Le shah a accordé cette concession scandaleuse à une société qui « n'avait pas d'expertise technique » pour construire des chemins de fer ni aucune possibilité de lever du capital sur les bourses européennes étant donné la nature visiblement frauduleuse de l'accord que Reuter avait combiné pour faire signer les Iraniens. « La première expérience de l'Iran avec un capital occidental à grande échelle, » conclut Amanat, « portait tous les stigmates d'une exploitation sans réserve. »

Une fois que les Britanniques, qui avaient refusé d'acheter des parts dans l'entreprise Reuter, et ayant compris que le shah était une bonne poire, ont décidé de poursuivre leur propre intérêt débridé après qu'une équipe d'ingénieurs britanniques aient découvert l'un des plus grands champs pétrolifères du monde dans la province du sud de l'Iran du Khouzistan en 1908. Un an après cette découverte, le shah a conclus un mauvais accord en octroyant une concession à la Anglo-Persian Oil Company. L'accord permettait à la marine britannique sous le commandement de Winston Churchill, de passer du charbon au pétrole ainsi que fournir une solide source de revenus pendant des décennies à venir, en échange « de maigres royalties sur la production du pétrole brut iranien, » qui s'élevait jusqu'en 1951 à seulement 16% du revenu total de leurs propres champs pétrolifères. Les travailleurs iraniens dans les champs pétrolifères s'en tiraient encore plus mal que leur gouvernement:

Les salaires étaient de 50 cents par jour. Il n'y avait pas de congés payés, pas de congés maladie, pas d'indemnités de licenciement. Les travailleurs vivaient dans un bidonville appelé Kaghazabad, ou Paper City, sans eau courante ni électricité. (...) En hiver, la terre était inondée et devenait un lac plat et perçant. En ville, la boue nous arrivait jusqu'aux genoux, et (...) lorsque les pluies s'intensifiaient, des nuages de mouches à petites ailes s'élevaient de l'eau stagnante pour nous remplir les narines. (...) L'été était pire. (...) La chaleur était torride (...) collante et sans répit, tandis que le vent et les tempêtes de sable expédiaient le désert chaud

comme un souffleur. Les habitations de Kaghazabad, bricolées à partir de barils de pétrole rouillés et aplatis, se transformaient en ovales étouffants. (...) Dans chaque crevasse flottait la puanteur fétide et sulfureuse du pétrole brûlé. (...)[À Kaghazabad, il n'y avait rien - pas un salon de thé, pas un bain, pas un seul arbre. Le bassin de réflexion carrelé et la place centrale ombragée qui faisaient partie de toutes les villes iraniennes (...) étaient absents ici. Les ruelles non pavées étaient des emporiums pour les rats.

La blessure profonde que l'exploitation britannique du pétrole perse a laissé sur la psyché iranienne a trouvé son expression dans la montée du nationalisme iranien. Inspiré par l'abolition du califat par Kemal Ataturk en Turquie, Reza Khan a pris le pouvoir et a proposé un régime similaire de laïcité pour l'Iran. L'instauration de la monarchie héréditaire des Pahlavi le 12 décembre 1935 correspondait à la montée du fascisme en Italie et du national-socialisme en Allemagne. Le dénominateur commun qui les unissait était la haine de l'impérialisme britannique et son système d'exploitation du capitalisme avec une fascination pour le spectacle militaire et la technologie moderne, en particulier son armement. La célébration du couronnement de Reza Khan marquait une rupture claire avec « la solennité de la culture publique chiite, » et était au contraire « un évènement censé annoncer avec clarté l'avènement d'une « ère moderne, » avec des décorations de rue, des drapeaux, des lumières électriques et des lanternes, des éditions de timbres, des arches de la victoire, et, bien sûr, d'interminables homélies glorifiant le nouveau règne.

La marginalisation de la religion qui allait main dans la main avec la montée de la modernité signifiait la disparition de la moralité publique. Comme en France 150 ans plus tôt, les Lumières sont arrivées avec la décadence dans son sillage. Voici ce que décrit Amanat :

des cinémas de fortune, les plus anciens d'Iran, qui projettent des films muets farangi ; des tavernes qui proposent de l'opium et du arak : Des musiciens, des danseurs et des conteurs racontant dans les cafés les légendes du Shahnameh et les romances du Haft Gonhad (Sept dômes) de Nezami. La promiscuité et la prostitution sont accessibles aux personnes aisées, et les peintres populaires représentent l'érotisme des Mille et Une Nuits. De plus en plus d'hommes apparaissent en tenue européenne avec des visages imberbes, et il y a plus de

dandys moustachus portant des chemises blanches avec des cols détachables. Même les femmes les plus audacieuses s'affichent avec un hijab facial plus léger et moins étouffant.

Si, comme Ralph Waldo Emerson l'a indiqué, toute institution est l'ombre allongée d'un homme, la classe dominante dans l'Iran moderne a pris les caractéristiques que Reza Khan personnifiait comme militaire. La modernité signifiait l'hédonisme. Personne ne personnifiait mieux l'homme moderne que Abd al-Hossain Teymurtash, l'un des quatre ministres civils qui dominaient le nouveau gouvernement et a réalisé de nombreux projets de réforme qui ont été mis en place pendant la première décennie de la gouvernance Pahlavi. Teymurtash avait été éduqué en Russie à l'académie militaire de St Petersbourg, où il a emprunté les les mauvaises habitudes qui plus tard le définirait comme un nationaliste iranien. Teymurtash était, selon Amanat, « éloquent et persuasif, flatteur envers son maître, et condescendant envers ses subordonnés. Sa passion du jeu, des femmes et sa consommation inconsidérée d'alcool, reste du style de vie des officiers de l'armée du tsar à laquelle il avait été exposé, était emblématique de l'hédonisme moderne qui est survenue avec l'effondrement de l'ordre moral traditionnel. »

Sa situation avait été déjà bien exprimée par des penseurs modernistes des générations précédentes comme Mirza Aqa Khan Kermani (1854-1897) et Mirza Fath Ali Akunzadeh (1812-1878) qui pensait que l'islam était « étranger, arriéré et responsable de la dégénérescence et le déclin supposés de l'Iran. Kermani expliquait que c'est seulement en mettant de côté ce sombre héritage de préjugés et de pollution, que les Iraniens retrouveraient leur pureté perdue et rajeunirait encore leur pays. » La solution évidente aux problèmes de l'Iran était les Lumières françaises, réfléchi par l'optique de l'ancien passé de l'Iran, que Kermani avait découvert en lisant le *Shahnameh* et les traductions françaises des textes grecs et romains, ainsi que « l'érudition européenne émergente sur le sujet. »

Comme Kermani, Akhundzadeh était « un critique avoué de toutes les religions organisées, » qui :

tenait l'islam, ses écritures et sa doctrine, et plus précisément, les croyances et les enseignement chiites responsables de l'état actuel des choses en Iran et la cause profonde du déclin de la civilisation perse. D'une façon voltairienne, il a ridiculisé

l'idée d'une inspiration divine, les contes du Coran, et la force du fanatisme et de la déraison que la religion islamique et la désastreuse conquête arabe de l'Iran avait déchaîné sur ses compatriotes. Tout comme Kermani, il s'est aussi lamenté sur la perte de la grande civilisation de l'Iran pré-islamique. Puisant ses comparaisons historiques et sociologiques avec sa propre époque, il châtiait l'islam pour des principes antirationnels et bornés, incluant l'ignorance, l'arrogance et les superstitions des autorités religieuses et leur cautionnement de l'esclavage, de la torture, et du mauvais traitement des femmes. Avec moins d'intensité, il tenait l'état Qajar pour responsable de la corruption et de la mauvaise gestion, et il a attaqué les privilèges non désirés de l'élite.



Achoura, une fête majeure pour les chiites qui commémore l'assassinat d'Hussein

Le récit nationaliste moderniste dénigrait les rituels et les croyances chiites et considérait « l'histoire de Hossein et Karbala » ainsi que les rituels de Moharram, avec ses actes d'autoflagellation consistant à se frapper la poitrine, mordre des chaînes, porter le voile, s'infliger des blessures sur le front avec un sabre (ghameh-zani), et se percer le corps avec des pointes et des chaînes » comme des « symptômes embarrassants de religiosité superstitieuse » qui devaient et ont été finalement interdits. Les monuments Qajar au chiisme ont été démolis et dans le cas du Tekyeh Dowlat, le théâtre royal de Téhéran, ont été remplacés par une agence de la Banque Nationale d'Iran, comme une façon de rappeler au croyant que « les jours du chiisme rituel étaient finis. »

Le clergé était mécontent de ces évolutions, mais il était affaibli par son fidéisme et a prouvé qu'il était incapable d'avancer une alternative plausible au modèle Pahlavi de laïcisation. Leur rejet de la philosophie comme sacrilège le rendait incapable de présenter des arguments pour leur propre défense. « L'ethos d'isolement » qui dominait Qom à partir de la fin des années 1920 ne faisait pas le poids face à « l'ambiance laïque » des cafés traditionnels, où les Iraniens pouvait boire du thé et écouter « des conteurs (naqqals) racontant des histoires du *Shahnameh* et d'autres textes classiques et populaires. » Dans le cadre de son *Kulturkampf* anti islamique, Reza Shah a commandé un énorme mausolée à Tus pour célébrer le millième anniversaire du *Shahnameh* de Ferdowsi.

Même la culture indigène a été finalement surpassée par les films hollywoodiens, qui exerçait une « attirance grandissante pour les jeunes générations » en introduisant des « stars de cinéma masculines fringantes dans des costumes exotiques, des actrices glamour, des épopées spectaculaires, du burlesque, des westerns et des mélodrames hollywoodiens. »

Le shah Reza Pahlavi suivait simplement la voie tracée par Nader Shah Afshar, qui avait régné de 1736 à 1747, et qui était un autre militaire qui appelait au déclassement de l'islam chiite avec des résultats similaires. Nader Shah a unifié le pays sur des lignes militaires et a mis fin à l'occupation étrangère, mais il n'a pas réussi à persuader le peuple iranien d'abandonner le chiisme et, plus important, n'a pas réussi à fournir une « alternative tolérante » à la religion qu'il ne pouvait pas extirper des cœurs des Iraniens. Le résultat fut l'averroïsme, ou l'assertion simultanée de deux vérités contradictoires. Selon Amanat, les Iraniens ne « voyaient aucun paradoxe en obéissant à l'islam en tant que ordre social intégral d'un côté et prôner la modernité laïque de l'autre. »

Bloqués lorsqu'il fallait exprimer une position philosophie cohérente, les penseurs perses sous les Pahlavi, comme Mohammad Ali Foroughi (1877-1942) se sont encore une fois tournés vers la poésie. Foroughi a tenté de trouver un « schéma pour une identité nationale iranienne » basé sur sa lecture du poète du XIIIe siècle Sadi de Chiraz, qui proposait une alternative iranienne au « conservatisme des juristes chiites » et à « l'occidentalisme aveugle » des Pahlavi. En 1937, Foroughi a publié une traduction d'Avicenne qui voulait

intégrer sa pensée dans le récit du nationalisme perse, mais la Deuxième Guerre Mondiale est intervenue, laissant les problèmes philosophiques essentiels non résolus.

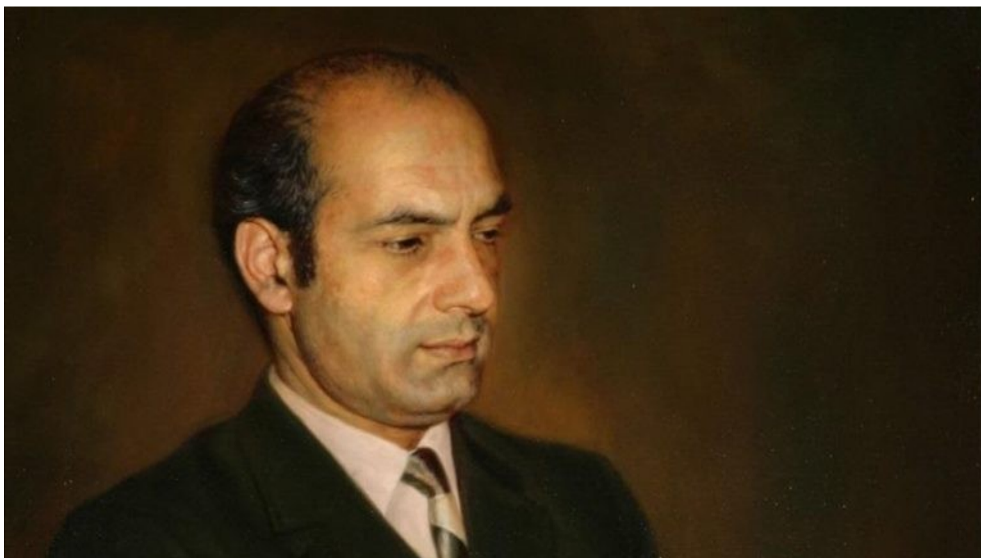
Au contraire de Nader Shah, Reza Shah ne fit rien pour protéger l'Iran de l'influence étrangère en 1941 lorsque l'Iran a été séparée par la Russie au nord et l'Angleterre au sud. Un an après la fin de la guerre, les ouvriers iraniens ont organisé une grève contre la Anglo-Iranian Oil company en mars 1946 pour protester contre les bas salaires, les conditions de vie effroyables, et plus globalement l'exploitation.

L'humiliation de Reza Shah pendant la Deuxième Guerre Mondiale combinée avec l'exploitation scandaleuse des ouvriers iraniens dans les champs pétrolifères a mené à la montée du nationalisme iranien, qui avait trouvé son principal défenseur en la personne de Mahmoud Mossadegh, qui est allé trop loin lorsqu'il a rejeté l'accord moitié-moitié que les Saoudiens avaient accepté des Américains et, se soumettant à la pression politique, a nationalisé les champs pétrolifères iraniens en 1951. Mossadegh a été déposé par un coup d'état de la CIA pour cette raison en 1953, lorsque la CIA a installé le fils de Reza Shah sur le Trône du Paon, Shah Reza Pahlavi s'est alors embarqué sur une campagne de plus en plus impitoyable de modernisation basée sur les revenus du pétrole et l'armement américain et qui est devenu de plus en plus détestable pour la population iranienne musulmane, exigeant une suppression de la dissidence de plus en plus draconienne.



Le mot qui exprimait la révulsion islamique envers le soutien des Pahlavi à l'Occident était *Gharbzadegi*, habituellement traduit par « Occidentalite, » le titre d'un livre écrit par Jalal Al-e-Ahmad qui a été publié en 1962 et qui plus

tard allait devenir « un outil rhétorique au service de la république islamique de 1979 et ses polémistes. » Pour décrire le Gharbzadegi d'Al-e-Ahmad, Amanat parle « d'une réaction évidente au positivisme écervelé du type européanisé (mostafrang) qui dominait la scène dans l'ère post-constitutionnelle et même de façon plus affirmée pendant l'époque des Pahlavi, une génération avec un inhérent complexe d'infériorité envers tout ce qui était occidental. » Amanat pense que le *Gharbzadegi* a joué un rôle significatif dans la Révolution de 1979 car il convenait trop bien dans le « grand récit de la persécution chiite, » qui qui faisait reposer la faute sur les épaules des infâmes autres. » La valeur polémique de ce livre reposait sur la relation inverse à son habilité à exprimer, et bien moins résoudre, le dualisme philosophique qui était positionné pour faire l'une de ces oscillations périodiques entre l'occidentalisme et le rejet islamique. Amanat sent que la diabolisation du *Gharbzadegi* de l'Occident empêchait l'introspection culturelle qui était nécessaire, et le résultat est qu'il pense que cela pourrait être comptabilisé parmi « les textes perses les plus dommageables produits au XXe siècle.



Ali Shariati. Source

Encore plus influent qu'Al-e-Ahmad en mobilisant les masses iraniennes contre l'Occident sous la bannière d'un islam en résurgence, fut Ali Shariati, qui est devenu « un nouveau prophète du chiisme révolutionnaire » à la fin des années 1960. « Comme Al-e-Ahmad, qui avait eu précocement une influence sur lui, Shariati était également né dans une famille religieuse dans un village aux environs de Sabzevar, une vieille place forte du chiisme. Cette formation

religieuse a subi un test sévère après que Shariati se soit inscrit à la Sorbonne, où il a finalement reçu un doctorat de sociologie des religions. Pendant son séjour à Paris, Shariati est tombé sous l'influence du « néo-catholique inspirant » de Louis Massignon, dont les études novatrices d'un ancien martyr soufi al Hallaj étaient apparues en 1922. Plus important, le séjour de Shariati à Paris dans les années 1960 l'avait exposé au marxisme et à l'existentialisme, qui lui avait permis de transformer des concepts religieux traditionnels comme le mythe chiite du martyre en outils puissants pour la révolution. La principale source du marxisme de Shariati fut le pamphlet révolutionnaire de Frantz Fanon *Les damnés de la terre*, que Shariati a traduit en perse peu après sa publication en français en 1961. Shariati a emprunté ce qu'il avait appris de l'explication de Fanon sur la lutte algérienne contre le colonialisme français et l'a appliqué *mutatis mutandis* sur la situation iranienne. Shariati avait trouvé l'anticolonialisme de Fanon plus pertinent que l'attaque de Marx contre le capitalisme car « cela allait au-delà de la lutte de classe pour mettre en relief les liens culturels, ethniques et religieux » d'une manière qui complétait la lecture mytho-historique de Shariati du chiisme. Après son retour de France, Shariati a été autorisé à promouvoir son existentialisme théiste comme professeur de religion et d'histoire à l'université de Mashhad, où cela résonnait avec « la jeune génération d'Iraniens aliénés. » qui désormais découvraient « un message de libération dans le récit coranique et dans le passé chiite » basé sur « un amalgame éloquent de Fanon, Sartre et Massignon, à côté de Marx, Mossadegh, le FLN algérien, et Al-e-Ahmad, pour ne pas mentionner le père de Shariati et sa promotion du « véritable » islam. La révolution iranienne avait trouvé son inspiration non pas dans la guérilla comme celle qui avait gagné à Cuba, mais dans la figure charismatique de l'ayatollah Khomeini, dont le retour de Paris en février 1979 évoquait des pressions aussi variées que le coup d'état de la CIA de 1953, la révolution cubaine, le renversement réussi du pouvoir colonial français en Algérie, et l'attente non réalisée de l'émergence du 12ème imam de l'état d'occultation. Rien ne symbolisait la symbiose des millénarismes marxistes et chiites mieux que que le slogan fréquemment entonné « *Marg barg Amrika* » (Mort à l'Amérique), qui est devenu la quintessence de l'expression de la révulsion perse à la promotion occidentale de l'exploitation capitaliste et de la décadence sexuelle.



Une actrice iranienne des années 1930, Roohangiz Saminejad. Source : Wikipedia.

Plus qu'aucune autre institution culturelle pendant l'ère Pahlevi, le cinéma est devenu l'incarnation de l'occidentalisation, et le résultat fut que les cinémas sont devenus des cibles pour les attaques révolutionnaires après qu'on ait commencé à y montrer des films pornos soft italiens doublés en farsi dans les années 1970. le 18 janvier 1978, une foule en colère a exprimé sa rage contre les symboles de l'hégémonie occidentale en incendiant « des banques, des bâtiments gouvernementaux, les sièges provinciaux du parti Rastakhiz, des cinémas, et un établissement d'embouteillage Pepsi-Cola. » Huit mois plus tard, le 11 août, une autre foule en colère a emboîté le pas en incendiant des cinémas, des banques et des magasins d'alcool. Neuf jours plus tard, le 19 août, 377 hommes, femmes et enfants sont morts lorsque le cinéma Rex a été détruit par les flammes à Abadan. Certains ont soupçonné une opération sous faux drapeau soutenue par le gouvernement, effectuée pour diaboliser les révolutionnaires islamiques, mais Amanat pense que « l'incendie criminel correspondait à un schéma des activistes islamiques » mettant le feu à des cinémas et d'autres lieux supposés de la décadence occidentale depuis plus d'une décennie. »



https://www.youtube.com/watch?v=4GZDGKxOSZk

Majid Derakhshani est un musicien/compositeur iranien qui vit en exil en Allemagne



Source

Inspiré par Mao Zedong, Khomeini a déclenché sa propre révolution culturelle comme manière de purger l'Iran de tous les aspects de la culture occidentale, et, ce n'est pas une coïncidence, pour éliminer toute forme de résistance à la république islamique. L'un des aspects principaux des tribunaux révolutionnaires qui ont envoyé des milliers d'Iraniens à la mort sur le gibet ou devant des pelotons d'exécution, était la préoccupation au sujet de la moralité

sexuelle. Pendant ses années d'exil à Najaf, l'ayatollah Khomeini avait accusé les puissances coloniales occidentales de « violer la chasteté de l'islam » et ce dont Amanat se réfère comme autres « curieuses anxiétés antimodernes, » mais quiconque est familier avec la sexualisation délibérée de pays conquis comme l'Allemagne et le Japon pendant cette même période sait que la menace était réelle et difficilement un fantasme de l'imagination cléricale. La déviance sexuelle était une partie intégrale du régime d'ingénierie sociale qui avait été imposé en Occident pendant les années 1960 et 1970, et Khomeini avait assez de prescience pour comprendre la menace qu'elle posait en Iran.

Malheureusement, pendant le cours de la révolution culturelle, ces peurs ont échappé à tout contrôle et le résultat c'est que des gens sont morts. Sadeq Khalkhali, l'un des juges à la main lourde des tribunaux révolutionnaires, a rédigé un livre dans lequel il accusait Cyrus le Grand d'être un pervers sexuel dans le cadre de sa campagne pour éradiquer toute trace de la culture perse pré-islamique. Les mollahs étaient convaincus que seul le contrôle le plus rigoureux de la sexualité égalait les séductions émanant de l'Occident. Ces craintes ont trouvé une expression surréaliste dans les programmes télévisés défendant « des points complexes de jurisprudence chiite souvent avec des sous-entendus sexuels relatifs à des mariages temporaires, de l'inceste et de la sodomie qui n'ont fait que rendre confus le problème en embarquant la sexualité dans la jungle impénétrable de la casuistique chiite.

Amanat pense que « une idée directrice majeure de la mission sociale et morale de la République islamique était de contrôler les rôles des sexes. » mais il donne que peu d'indice en analysant ce projet, affirmant d'un côté que la décadence sexuelle de l'Occident est un résultat inévitable de la modernité et dans le même temps approuvant des coutumes chiites indéfendables comme le mariage d'une journée. D'un autre côté, Amanat considère l'oxymore qu'est la « pratique du mariage temporaire » sous un jour positif, même après avoir admis que c'est une forme de prostitution, car elle « donnait aux femmes une certaine autonomie dans leur choix de leur partenaire, ainsi que la durée et les termes du mariage. »

https://www.youtube.com/watch?v=_BpojY4Ack4

(mariages temporaires)

Incapable d'exprimer la réalité de l'ingénierie sociale sexuelle et la menace qu'elle pose non seulement en Iran mais aussi en Occident qui l'a promu comme forme de contrôle politique, Amanat conclut non seulement que la tentative révolutionnaire de contrôler la moralité sociale a échoué, menant à des addictions de stupéfiants, qui en retour sont devenus « une cause majeure pour le développement de la prostitution des mineurs, qu'elle soit masculine ou féminine, de la délinquance juvénile, et le crime mineur comme organisé, » mais qu'elle était vouée à échouer depuis son lancement à cause de son inhérente irrationalité. Amanat écarte les inquiétudes au sujet de la moralité sexuelle en en faisant l'incarnation de l'une des « pratiques les plus absurdes du régime islamique. »

Amanat continue à affirmer que « l'addiction était emblématique de l'échec du régime révolutionnaire à remplir sa mission d'éradiquer la « turpitude morale » par la chasteté islamique et les changements dans les styles de vie décadents de l'ère Pahlavi. Amanat critique l'imposition dans la révolution islamique de « l'usage obligatoire du hidjab » comme l'un des exemples « de l'imposition obsessionnelle du régime de normes de chasteté. »:

menacées par l'épreuve d'arrestations humiliantes, de détention, de coups de fouet, et de pénalités financières, les femmes, celles des jeunes générations en particulier, étaient forcées de respecter les normes redéfinies de la modestie islamique. Porter le hidjab, comme les fresques et les bannières qui avertissaient le public dans les rues, les magasins et les restaurants, était « un devoir religieux sur lequel était érigé la fondation de la révolution islamique. » Sous le prétexte de « restaurer la dignité des femmes » et « les sauver de la superficialité de la pseudo modernité des Pahlavi, » une série de clichés fréquemment répétés dans les diatribes anti-modernité du régime dont le but était d'associer les femmes laïcisées avec les stéréotypes de l'accoutrement indécent, maquillage voyant, et le laxisme sexuel. Dans cette vision figée, la sexualité est devenu la pierre d'achoppement de toute relation homme-femme. Tout retrait du foulard dévoilant le moindre soupçon de cheveux féminins, tout raccourcissement dans la longueur de la blouse « islamique, » une touche de couleur claire, toute exposition des formes naturelles féminines, l'utilisation de cosmétiques – même de vernis à ongles – étaient tous considérés comme des moyens potentiels de provoquer une sexualité masculine incontrôlable. Par conséquent, elles étaient sujets à un contrôle strict. Tout au long des deux premières décennies de la république, la

police des mœurs, la redoutée « Patrouille de la vengeance de Dieu » (Gasht-Sar-allah), terrorisait les femmes dans la capitale et les grandes villes. Ils détaillaient une litanie de transgressions morales qui incluaient la longueur des ongles, la hauteur des talons, et les reflets de surbrillance des cheveux. Le renforcement constant des campagnes de chasteté révélait, non seulement une obsession fétichiste du corps féminin mais aussi un élément de guerre de classe, car on mettait en place des personnes parmi les plus pauvres avec des propensions religieuses pour inspecter et corriger les « vices » d'une classe moyenne laïcisée. Un sentiment de puissance était bien manifeste dans la conduite de la police de chasteté lorsque elle rencontrait leurs prisonniers terrifiés. La non-conformité avec le code moral de la République islamique a persisté néanmoins parmi de nombreux femmes et hommes. Pas découragés par les perpectives d'humiliation et de punition, ils ont acclamé la résistance passive comme article de foi contre les pratiques absurdes du régime islamique.



Source

De 2013 à 2022, j'ai voyagé à travers tout l'Iran et on m'a accordé le privilège de parler à de jeunes Iraniens dans des lieux aussi variés que la mairie de Fasa, au milieu du désert, ou au quartier général de Basij, j'ai expliqué aux dames de l'assistance de jeter leurs pilules de contrôle des naissances, et j'ai provoqué une réponse outragée de la part d'Yvonne Ridley, une journaliste anglaise qui s'était convertie à l'islam après avoir été capturée par les Talibans en Afghanistan. Pendant le retour à notre hôtel, j'ai demandé à Yvonne pourquoi elle, une musulmane, soutenait le programme eugéniste des Rockefeller que le Shah avait mis en place avant la révolution. Elle a répliqué : « Vous voulez

seulement garder les femmes pieds nus et enceintes, » prouvant que le hidjab fantaisie qu'elle portait avait simplement recouvert le féminisme qui contrôlait encore son esprit. La même contradiction hantait les esprits des femmes du Basij qui étaient venues écouter mon discours. En tant qu'Iraniennes cultivées, elles étaient horrifiées par la réplique brutale de Ridley à mon discours, en particulier parce qu'elle avait interrompu une critique de la situation qu'elles n'avaient entendu auparavant et qui parlait directement à la principale contradiction de leurs vie qui tournaient autour de rituels de chasteté publique incluant des codes vestimentaires plutôt que la subversion de l'aspect procréatif de la sexualité amené par la contraception. Une femme qui était venu à un discours que j'ai donné à Ispahan a dit la même chose. « Personne ne m'a jamais parlé de cela » fut l'essentiel de ce qu'elle avait à dire après m'avoir dit qu'elle avait été contente d'assister au discours.

Après avoir donné le même discours tout en étant assis sur le siège de l'imam dans une mosquée au campus de l'université de Téhéran, j'ai demandé aux hommes mariés de l'assistance de lever la main. Je suis alors allé les voir un par un et j'ai demandé à chaque homme combien il avait d'enfant. La réponse a été à la fois unanime et déprimante. Aucun de ces hommes n'avaient d'enfant. Mon enquête improvisée a seulement confirmé ce que les démographes expliquent depuis des années. L'Iran est au milieu d'une crise démographique cruciale qui devra être résolue au cours des vingt prochaines années. Si ce n'est pas le cas, l'Iran cessera d'exister en tant que culture après un parcours de 2.500 ans. David Goldman, le géostratège qui se fait appeler Spengler, a fait le même constat. La plus grande crise à laquelle l'Iran fait face actuellement est démographique :

Parmi tous les pays du monde, L'Iran a la population qui vieillit le plus vite, c'est même la population la plus vieillissante de tous les pays dans l'histoire. Il le taux le plus élevé de maladie vénérienne et le plus haut taux d'infertilité de tous les pays du monde. Il a un taux de chômage des jeunes de 35 % (ajusté pour les jeunes parqués dans les usines à diplômes de l'état) (…) Le travailleur iranien moyen aujourd'hui vient d'une famille de sept enfants, mais il a moins de deux enfants. Cela signifie que lorsque la vieille génération va prendre sa retraite, il y aura moins de deux nouveaux entrants dans la vie active pour payer les retraites de sept retraités. La crise démographique n'a pas encore eu tous ces effets, et quand ce sera le cas, ce sera l'équivalent financier d'un astéroïde touchant l'Iran

(…) Il y a ici probablement une sortie théorique de la spirale économique iranienne, mais aucune collection de mollahs chiites ne la trouvera. L'issue la plus probable est que l'Iran va subir un effondrement économique et social.



Tant qu'elle ne trouvera pas de solution aux enfants temporaires qui découlent naturellement des rapports sexuels, le mariage temporaire conduira naturellement à la pratique de la contraception, ce qui est précisément ce qui s'est passé en 1989. Le taux de natalité a commencé à baisser dès la fin de la révolution, et cette baisse s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui.

L'Iran ne peut pas résoudre son problème démographique parce que autant Qom, avec ses mariages d'un jour, que la "science" gharbzadehgi, avec ses préservatifs et ses pilules contraceptives, ont collaboré à sa création et partagent la responsabilité de son maintien.

Amanat est aussi inconscient que les Mollahs de Qom lorsqu'il s'agit de sexe car la compréhension de la sexualité dans des endroits comme l'université de Yale où il enseigne, est encore plus éloigné du logos que la compréhension du sexe qui mène à des mariages d'un jour à Qom. Cette situation ne peut plus être ignorée. Amanat annonce la crise presque en passant, lorsqu'il écrit que "En 2010, le taux de natalité s'est officiellement établi à 1,8 pour cent, bien en dessous du taux de 4,2 pour cent des années 1980", mais ne parvient pas à la considérer comme l'événement démographique catastrophique qu'elle est.

La République islamique n'a pas seulement non géré effectivement la crise démographique, elle l'a aussi précipité. L'élan démographique qui a commencé avec la révolution de 1979 a mis fin lorsque le successeur de Khomeini, l'actuel guide suprême, a permis au gouvernement de promouvoir le contrôle des naissances en 1989. Ce qui a suivi est la plus grande catastrophe de la fertilité dans l'histoire du contrôle des naissances, précipitant une crise

démographique qui perdure jusqu'à aujourd'hui et qui menace désormais d'amener la fin d'une culture qui existe depuis plus de 2.500 ans. L'ayatollah Khamenei, le guide suprême actuel de l'Iran, admet désormais que permettre le contrôle des naissances a été la plus grande erreur de sa vie et il a supplié Allah de le pardonner, ce qui est tout à l'honneur de son honnêteté et de son humilité. Mais à la suite de cette décision, la notion de *velayat-i-faqih* comme guide infaillible de conduite est aujourd'hui en ruine.

Cela n'augure rien de bon pour l'Iran. Comme l'expérience de l'Occident l'a prouvé, les crises démographiques sont notoirement difficiles à inverser. Ils exigent une correction de trajectoire qui puisse les libérer du dialectalisme intellectuel qui, depuis l'époque de la conquête arabe, a oscillé entre fidéisme et scientisme, et inversement.

En Iran, le pendule politique oscille d'un côté et de l'autre entre les épisodes de Gharbzadegi et sa réaction allergique parmi l'Oumma. Cette piété erronée d'al-Achari et al-Ghazali a empêché l'esprit perse de provoquer une synthèse de la foi et de la raison similaire à celle qui s'est produite à Paris lorsque Saint Thomas d'Aquin a résolu le dualisme averroïste. Le recours perse à la poésie comme modus vivendi a repoussé plus loin la résolution de ce dualisme pendant des siècles, mais le tic-tac de la bombe à retardement démographique a désormais écarté la possibilité d'un ajournement indéfini. Les Iraniens ont vingt ans pour résoudre ce problème. Si la génération actuelle d'Iraniens en âge de procréer n'ont pas d'enfants, la Perse cessera d'exister en tant que nation ou culture.

L'attrait pour la ferveur révolutionnaire ne va pas résoudre ce problème, car l'époque de la ferveur révolutionnaire est morte en 1989 en même temps que l'homme qui l'avait fait naître. Dix ans après la révolution de 1979, l'ayatollah Khomeini est mort et la capacité d'intégrer des figures aussi diverses que Sayyed Qutb et Platon est morte avec lui. L'une des premières victimes de ce dualisme non résolu qui repose au cœur du contexte médiéval entre les mutazalites et les acharites était une compréhension cohérente de la sexualité humaine. Le sexe est à la fois physique et spirituel, mais les questions de reproduction ne peuvent pas être résolues par de la physique nucléaire ou de la mauvaise technologie, les alternatives actuelles en Iran. La poésie iranienne ne va pas résoudre ce problème non plus. Il s'agit de sexe, mais d'une manière

discursive. Elle a été composée des siècles avant l’invention de la contraception. Mahmoud Ahmadinedjad a tenté de raviver la ferveur révolutionnaire lorsqu’il est devenu président en 2005 en renversant « les courants libéraux de l’ère Khatami. » mais la tentative s’est terminée en débâcle en 2009 lorsque plusieurs ONG ont tenté de renverser le gouvernement avec une révolution de couleur.

Quelque chose de similaire s’est produit en 2017. Le 3 janvier de cette année-là, Mohammad Ali Jafari, le chef des gardiens de la révolution a annoncé que les protestations à l’échelle du pays qui avaient commencé six jours auparavant à Mashhad, étaient terminées et que 3700 « faiseurs de troubles » avait été arrêtés. Moins d'un jour après l'annonce de Jafari mettant fin à "Sédition 1396" (allusion à l’année 2017 dans le calendrier iranien), un rapport émanant d’une source saoudienne Al Quds, *al Arybia*, affirmait que l’ancien président Mahmoud Ahmadinedjad faisait partie des personnes arrêtées pour « incitation au désordre. » L’histoire de l’arrestation d’Ahmadinedjad a alors été reprise par le réseau officiel d’informations d’Arabie Saoudite *Al-Arabiya* et, à partir de là, s’est répandue dans la presse occidentale, avec des affirmations comme quoi le président Ahmadinedjad, pendant sa visite à Bouchehr le 28 décembre, avait dit : « Certains des leaders actuels vivent détachés des problèmes et des préoccupations des gens, et ne savent rien sur la réalité de la société. » Il a déclaré que le gouvernement Rouhani souffrait de « mauvaise gestion » et son gouvernement croit qu’il possède la terre et que la population est une société ignorante. » Le 8 janvier, le journal anglais *Daily Mail*, l’un des organes de presse occidentaux qui avait publié le reportage sur l’arrestation d'Ahmadinedjad a eu un message de l’avocat d'Ahmadinedjad, qui affirmait que les « nouvelles sur l’arrestation d'Ahmadinedjad sont fausses (…) suivez les informations exactes venant de sources crédibles. »

Les mêmes sources iraniennes qui ont démenti les rapports sur son arrestation n'ont pas contesté l'essentiel de ce qu'il aurait dit à Bushehr. Ahmadinedjad n'a cessé de critiquer le gouvernement Rouhani. Le simple fait qu'il n'y ait pas eu de tumulte à Téhéran était la preuve, selon cette source, qu'Ahmadinedjad n'avait pas été arrêté. S'il avait été arrêté, la guerre civile que le chef suprême craignait aurait éclaté pour de bon. Les lignes de faille que ces deux hommes

représentent ne vont pas disparaître. Les problèmes auxquels est confronté l'Iran ne disparaîtront pas non plus.

David Goldman, dit Spengler, donne une pronostic aussi pessimiste que son homonyme. Loin d'annoncer la "naissance de la démocratie iranienne", les émeutes de 2017 sont "le lent naufrage d'une grande nation dans tous ses détails sanglants". En plus de la crise démographique et d'un gouvernement corrompu qui préside à une économie défaillante, paralysée par les sanctions et parsemée de banques insolvables, l'Iran, selon Spengler, est confronté à une énorme crise écologique car "il n'a plus d'eau".

Dans un article sur les émeutes, le Dr Michael L. Brown, un juif converti au christianisme évangélique, affirme que la crise qui a conduit aux émeutes a également conduit à des conversions massives au christianisme en Iran. Se fondant sur des rapports de première main de convertis iraniens et de "dirigeants chrétiens qui ont travaillé avec ces convertis à l'intérieur et à l'extérieur de l'Iran", ainsi que sur des "missiologues dont le travail consiste à repérer ces phénomènes", Brown conclut que "les musulmans iraniens se convertissent au christianisme à un rythme sans précédent " Si ces statistiques sont exactes, l'Iran est confronté à une crise plus grave que celle provoquée par 15 000 manifestants.

Brown affirme qu'il y a maintenant trois millions de chrétiens iraniens. Selon un reportage de Mohabat News d'août 2017 (L'agence d'informations des chrétiens iraniens), « le christianisme se développe à un rythme exponentiel depuis les deux dernières décennies en Iran, cause beaucoup d'inquiétudes au gouvernement islamique. Dans une récente expression de leur désarroi, l'un des hauts responsables du séminaire islamique, l'ayatollah Alavi Boroujerdi, a déclaré que « des rapports précis indiquent que la jeunesse devient chrétienne à Qom et fréquentent des églises de maison. »

A ce stade, des problèmes apparaissent à l'horizon car la conversion au christianisme des maisons-églises signifie la conversion à l'idéologie politique du sionisme chrétien, quelque chose que le Révérend Stephen Sizer, un ami de l'Iran, décrit comme « l'hérésie de choix pour les néoconservateurs. » Comme Nader Talebzahdeh me l'a expliqué un jour, les Iraniens sont sceptiques quant au *bona fides* des musulmans, qui se convertissent le lundi, deviennent ministres le mardi et fondent des églises-maisons le mercredi.

Selon Sizer, « Il y a dix chrétiens évangéliques sionistes cinglés (…) pour chaque Juif sioniste. » Exprimant la même idée d'une façon un peu moins polémique, Sizer cite le Pew Research Center, qui affirme que 63 % de tous les blancs évangéliques sont des sionistes chrétiens. Si la même statistique s'applique aux chrétiens des églises de maison en Iran, on parle d'environ 1,8 millions d'agents sionistes prêts à l'emploi pour une coopération CIA/Mossad en tant que cellules révolutionnaires accessibles aux agents étrangers qui veulent renverser le gouvernement.

Finalement, le récit des émeutes a pris une forme acceptable à la fois pour le régime de Washington et celui de Téhéran, lorsque les deux parties ont imputé les manifestations à la CIA. Selon un rapport du *Washington Free Beacon* :

L'administration Trump garde un œil vigilant sur les protestations en progression en Iran, avec des officiels de la haute administration œuvrant à s'assurer que le président Trump ne rate pas une opportunité pour incuber une possible révolution qui pourrait faire tomber le régime pur et dur de l'Iran, selon des officiels de la Maison Blanche qui se sont exprimés au Washington Free Beacon.

Dès début janvier 2018, la République islamique avait arrêté des agents étrangers formés pour fomenter une rébellion :

Un citoyen européen non-identifié a été arrêté parmi des protestations anti-gouvernementales dans le comté de Borujerd à l'ouest de l'Iran, selon l'agence de presse Tasnim citant un officiel local. Le chef du département local de la justice Hamidreza Abolhassani a certifié que cette personne était « entraînée par les services de renseignement européens et dirigeait les émeutiers. » La nationalité de l'individu arrêté n'avait pas encore été révélée. »

Trump était impatient de fomenter un changement de régime parce que cela améliorait sa position auprès des Juifs, qui étaient ses sauveurs et protecteurs désignés contre l'État profond. L'administration Rouhani était tout aussi désireuse d'imputer la responsabilité des émeutes à la CIA ou aux services de renseignement européens, car cela leur permettait de se tirer d'affaire après que le budget fédéral 2018 ait été divulgué. Face au déficit accumulé par la victoire en Syrie, le gouvernement a imposé l'austérité aux pauvres en les privant de subventions alimentaires tout en prodiguant les ressources de l'État à des groupes comme les gardes révolutionnaires, qui ont maintenu l'emprise du gouvernement sur une population de plus en plus mécontente.

Dans les années 1980, lorsque l'Union Soviétique était sur le point de s'effondrer, l'ayatollah Khomeini a écrit à Mikhail Gorbatchev l'enjoignant d'étudier la philosophie pour guider la Russie hors des erreurs de sa révolution pour aller vers un avenir prospère sans succomber aux tentations du Grand Satan, c'est à dire l'Occident décadent. La même recommandation s'applique désormais à l'Iran. Le Logos est la réponse à une coalition révolutionnaire qui a fait son temps et menace de se fracturer en guerre civile. Selon une source proche des Saoudiens, l'islam ne peut pas résister sous surveillance. Un correspondant iranien partage le pessimisme de Spengler : «

Il existe un prêtre copte du nom de Baba Zakariah qui gère une chaîne YouTube. Il a de nombreux adeptes de l'autre religion, et si la peine de mort n'était pas invoquée pour apostasie, ainsi que l'ostracisme des membres de la famille, je peux imaginer que la religion s'effondrerait rapidement. Il est certain que la jeune génération a du mal à concilier la foi avec la science et les sources chrétiennes qui sont facilement accessibles, grâce à l'Internet. Mais, et c'est une question sérieuse, voulons-nous que la religion s'effondre ? De mon point de vue, la réponse est "non". Si le monde occidental représentait une communauté religieuse puissante et unie, capable de fournir une alternative, la réponse serait Oui, mais ce n'est pas le cas. Les sociétés de cette région s'effondreraient. Si vous avez lu La Marche de Radetzky, vous savez de quoi je parle (à propos des Hongrois d'Australie). La peine de mort est invoquée pour une très bonne raison : la société ne peut pas tenir si elle est divisée. Il me semble que votre livre sur le Logos fournit une carte pour un voyage, un peu comme l'épître de saint Paul aux Athéniens l'a fait pour les Grecs anciens. C'est un long chemin, mais c'est probablement le seul. Commencer par le Logos vous permettra d'éviter une fausse compréhension, et si le livre est traduit en arabe et en farsi, il sera presque certainement influent, à condition d'exclure les références à des idées ou à des sources que seuls les Occidentaux comprendront. Le Logos sera perçu comme un concept nouveau, bien qu'ancien, et vous ne serez pas considéré comme un missionnaire chrétien venant perturber l'ordre social (c'est ainsi que l'on comprend l'apostasie, et pourquoi elle est considérée comme toxique).

https://www.youtube.com/watch?v=eIxSUgcggk0 La trinité expliquée aux musulmans – Zakaria Boutros, révérend copte

Si le gouvernement ne fait rien pour changer le statu quo actuel, L'Iran succombera au destin que décrit Spengler. Même si l'Iran évite la guerre civile qui découlera de la désintégration de la coalition révolutionnaire de 1979 et que les mollahs maintiennent leur emprise sur le pouvoir, le pays succombera à la catastrophe qui se profile à l'horizon. Comme les Anglais l'ont découvert en 1946, lorsqu'une commission royale a cherché à savoir pourquoi les Anglais avait arrêté d'avoir des enfants, une crise démographique est la manifestation extérieure d'une crise spirituelle. Que la République islamique souffre d'une crise spirituelle ne devrait pas être surprenant compte tenu de ce que nous avons déjà expliqué dans cet article.

Amanat ignore l'implication extérieure dans la Révolution verte de 2009 et attribut « le mouvement de protestation massif » à « la présidence désastreuse d'Ahmadinejad, le jugement erroné de Khamenei, et l'élite craintive de la République islamique. » Selon ce scénario, Ahmadinejad était seulement capable de conserver son emprise sur le pouvoir par « une fraude électorale » et « l'aval du guide suprême des élections frauduleuses. » Amanat affirme que « une grande partie » de la jeunesse iranienne est « désillusionnée par les promesses non tenues de la révolution et frustrée par les dures réalités de la vie quotidienne et est désormais en recherche d'une alternative qui soit « culturellement plus sophistiquée » que la République islamique qui approche de son 50ème anniversaire. Lassée « des entraves placées sur eux par un régime d'endoctrinement, » cette partie des Iraniens espère redéfinir l'Iran « dans leur propre image comme une société ouverte et pluraliste. »

Le postulat non dit qui façonne l'ouvrage de Amanat est que l'Occident est encore considéré comme « une société ouverte et pluraliste. » A la lumière des récents évènements de la déprogrammation d'internet aux comptes bancaires gelés, à la propagande non-stop au service d'un régime nazi en Ukraine, ce postulat doit être écarté comme désespérément dépassé. Au cours des quarante années qui se sont écoulées depuis la Révolution de 1979, le régime américain a prouvé sans l'ombre d'un doute que l'ayatollah Khomeini n'exagérait pas lorsqu'il l'appelait le Grand Satan. Même si la CIA avait réussi à annuler l'élection d'Ahmadinejad et à installer une autre marionnette occidentale sur le Trône du Paon, le mouvement de balancier dialectique allant de l'occidentalisation au ressentiment islamique et vice-versa resterait

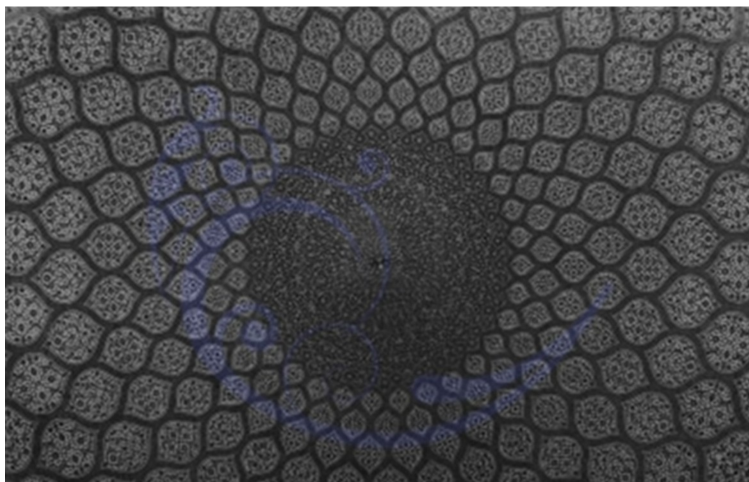
inchangé. Le défi est de mettre fin à cette dialectique. Cela impliquerait d'atteindre les centaines de milliers de personnes qui composent la diaspora iranienne à travers le monde et de priver de leurs droits le "groupe relativement petit et souvent querelleur" composé d'enfants du peuple iranien. souvent querelleur" composé d'enfants de mollahs qui contrôlent aujourd'hui l'économie. Mais cela signifierait aussi reconnaître la légitimité des revendications de ceux qui "estimaient que l'environnement universitaire était entaché de laxisme moral et de dépravation occidentale, y compris de diverses manifestations de l'idéologie marxiste, et que l'élite culturelle pahlavi a longtemps nourri une profonde rancune à l'égard de tout phénomène associé à l'éducation chiite traditionnelle ", ainsi que la reconnaissance franche qu'une vision spirituelle aurait pu sauver les universités occidentales d'une situation précaire qui dépasse les fantasmes les plus fous de Sadeq Khalkhani ou de Mohammad Gilani. Ce dialogue doit commencer maintenant, avant l'attaque imminente de l'extinction démographique. Kadivar propose un programme qui équivaut à la séparation de l'Église et de l'État :

Premièrement, le terme " islamique " devrait être supprimé du nom : il s'agit d'une théorie séculaire par essence et elle déclenche le processus de laïcisation de la charia. Deuxièmement, tout rôle divin ou droit spécial pour les juristes doit être abandonné : le faqih est un expert dans la charia, qui est l'ensemble des vertus éthiques et des normes morales de l'Islam. Le fiqh n'est PAS le droit, la politique, l'économie ou toute autre science sociale. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu'il soit quelque chose qui dépasse son essence et ses capacités. Troisièmement, le guide suprême ne doit pas se substituer à l'État. Dans la Constitution actuelle de l'Iran, le chef de l'État est le président élu, qui est responsable devant les représentants des citoyens, et la durée de son mandat est limitée à 4 ou 8 ans. Le chef suprême est au-dessus de la Constitution avec un pouvoir absolu. Il n'est responsable que devant Dieu au Jour du Jugement, et son mandat est également indéfini, ce qui est une caractéristique des dictatures, une caractéristique qui n'est ni moderne, ni islamique.

Fin 2021, le gouvernement iranien a interdit la distribution de contraceptifs subventionnés par l'État, dans un geste qui rappelle la fermeture de la porte de la grange après que le cheval se soit échappé. Le geste est louable, mais les problèmes spirituels exigent des solutions spirituelles. Ni la séparation de l'Église et de l'État telle qu'elle est pratiquée actuellement en Occident, ni un

renouveau du fondamentalisme face à des fondations qui s'effritent ne résoudront ce problème. La solution à la crise actuelle ne peut être trouvée que par une discussion franche et ouverte sur le logos du sexe comme impliquant nécessairement la procréation, qui peut néanmoins être contrecarrée par la technologie. Le 12e Imam est peut-être infaillible, mais les Juifs, comme leur approbation de la contraception l'a montré, ne le sont pas. Le clergé qui a créé cette crise en approuvant la contraception en 1989 doit faire partie de la discussion, mais il ne peut avoir le monopole de la détermination de son issue, car il n'a pas les bases intellectuelles pour résoudre cette question. Nous ne pouvons pas non plus remettre la discussion entre les mains de scientifiques tout aussi désemparés, car nous ne pouvons pas nous permettre de revenir au vomi du matérialisme occidental, certainement pas après la militarisation de la crise du COVID qui a tant fait pour discréditer la "science" et l'establishment médical qui continue à l'utiliser comme une forme de contrôle politique. Cette discussion devra revenir à la bifurcation philosophique et reprendre le chemin non emprunté il y a des siècles. Elle ne peut commencer que par une évaluation honnête de ce que signifie le fait de dire que le Logos est Dieu.

E. Michael Jones



https://www.youtube.com/watch?v=MbmkP4r5ODk

Le santour, instrument de musique iranien à cordes frappées